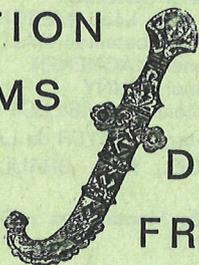


LA KOUUMIA

BULLETIN DE LIAISON

ASSOCIATION DES ANCIENS
DES GOUMS MAROCAINS
ET DES A.I.
EN FRANCE



Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 - « J.O. » du 1^{er} mars 1958

14, rue de Clichy, 75009 PARIS — Tél. : 874-52-93

N° Commission paritaire : 286-D-73 du 15-5-1972 — Routage 206

COMITE DIRECTEUR DE LA KOUMIA

FONDATEURS

Général LAHURE (+), Léonard GARRY (+), Pierre DURAND (+)

PRESIDENTS D'HONNEUR

Général d'Armée A. GUILLAUME, Généraux GAUTIER (+) (4° G.T.M.), LEBLANC (1° G.T.M.), BOYER de LATOUR (+) (2° G.T.M.), MASSIET du BIEST (+) (3° G.T.M.), PARLANGE (+) (4° G.T.M.), de SAINT-BON (+) (3° G.T.M.), TURNIER (2° G.T.M.), SORE (+) (G.T.M.-E.O.), Colonel FLYE-SAINTE-MARIE (+), Colonel LUCASSEAU

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR

Michel BOUIS (+), Georges CROCHARD (+), Général MELLIER (+)

SECRETAIRES GENERAUX D'HONNEUR

Jacques OXENAAR (+), Colonel Gérôme de GANAY
Colonel Guy de MAREUIL

CONSEIL D'ADMINISTRATION

a) **Membres** : MM. le général André FEAGUS, Georges BOYER de LATOUR, Mme BRAULT-CHANOINE, MM. Gérard de CHAUNAC-LANZAC, Gérôme de GANAY, Georges GAUTIER, Yves HUCHARD, Michel LÉONET, Paul LUCASSEAU, André MARDINI, Léon MERCHEZ, Henry MULLER, André NOEL, André PASQUIER, André PICARDAT, M° Pierre REVEILLAUD, Jean de ROQUETTE-BUISSON, Clément TROUILLARD, Jean WARTEL.

BUREAU

Président :	Général André FEAGUS	(56) 40-40-02
Vice-président :	André MARDINI	domicile : 873-34-14 bureau : 277-35-20
Secrétaire général :	Colonel Georges GAUTIER	722-70-76
Secrétaire général adjoint :	Jean de ROQUETTE-BUISSON	763-36-65
Conseiller administratif :	Yves HUCHARD	domicile : 553-06-49 bureau : 372-67-89
Trésorier :	Henry MULLER	847-11-42
Trésorier adjoint :	Capitaine Léon MERCHEZ	228-31-02

SECTIONS

b) **Membres de droit** : MM. les présidents des sections de :

Alsace-Moselle-F.F.A. :	Roger DUMONT	Tél. : (88) 69-62-41
Corse :	Xavier COLONNA	Tél. : (95) 65-01-64
Marseille :	Commandant FILHOL	Tél. : (75) 01-35-26
Nice-Côte d'Azur :	Général MARCHAL	Tél. : (93) 90-02-71
Ouest :	Colonel GUIGNOT	Tél. : (33) 50-01-51
Paris :	Capitaine Léon MERCHEZ	Tél. : (1) 228-31-02
Pays de Loire :	Chef de bataillon DALLONEAU	(47) 95-92-50
Rhône-Alpes :	Colonel MAGNENOT	Tél. : (74) 84-94-95
Sud-Ouest :	Colonel JENNY	Tél. : (59) 02-36-41
Vosges :	Lt-colonel J. VIEILLOT	Tél. : (29) 36-76-57

Association des Descendants : Cdt Georges BOYER de LATOUR. Tél. : (90) 53-63-50

Commission financière : André NOEL, Mme BRAULT-CHANOINE, Gérard de CHAUNAC-LANZAC.

Comité de direction et de contrôle de Montsoreau : Colonels BERTIAUX, JEAN-BAPTISTE, Commandant PASQUIER.

Entraide : Mme BRAULT-CHANOINE.

Porte-fanion : Marcel FAYE.

Porte-fanion suppléant : Georges CUBISOL.

Secrétariat : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. Tél. 874-52-93 - C.C.P. Paris 8813-50 V

Cotisation annuelle : 60 F (dont service du bulletin : 50 F).

Pour les membres à vie et les « Amis des Goums », le montant de l'abonnement au service du bulletin est fixé à 50 F.

Pour tout changement d'adresse envoyer 2 F en timbres-poste.

Permanence : Mardi et vendredi, de 15 heures à 18 heures.

Réunion amicale mensuelle : Le troisième mardi de chaque mois, de 18 à 20 h. au siège : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. - Métro : Trinité + Estienne-d'Orves.

Correspondance : pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à M. le Secrétaire général de la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009 PARIS.

Prière de ne traiter qu'une seule question par correspondance. (Les correspondances différentes pouvant, naturellement, être insérées dans une seule

SOMMAIRE

LE MOT DU PRÉSIDENT	4	
LE MOT DU TRÉSORIER	6	
CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 20 OCTOBRE 1981	7	
ACTIVITÉS DE LA KOUMIA	10	
MUSÉE DE MONTSOREAU	11	
VIE DES SECTIONS	12	
— Nice - Côte d'Azur	12	
— Ouest	12	
— Paris - Ile-de-France	13	
— Rhône-Alpes	14	
— Sud-Ouest	16	
— Maroc	18	
CARNET	19	
IN MEMORIAM	21	
— Robert Génicot	21	
— Colonel Guille	21	
— Raoul Montaud	22	
— Adjudant-chef T. Pedra	23	
— Colonel Tivolle	25	
— Adjudant-chef J. Winter	26	
DESCENDANTS	27	
— Conseil d'administration du 20 octobre 1981	27	
ARTICLES DIVERS	32	
— Il y a cinquante ans, le Tafilalet	32	
— La mort du 10 ^e Goum marocain	33	
BIBLIOGRAPHIE	54	
— « L'Arabie Saoudite »	Georges de Bouteiller	54
— « Quand l'Algérie devenait française »	Jacqueline Baylé	57
— « La vraie guerre »	Richard Nixon	58
— « Prêtres allemands à Dachau »	Maurus Münch	60
AVIS DIVERS	61	
INSCRIPTION PRÉALABLE AU CONGRÈS NATIONAL 1982	I	
BULLETIN D'ADHÉSION A LA KOUMIA	III	
ANNUAIRE (additif-rectificatif n° 4)	I à VI	

LE MOT DU PRÉSIDENT

Pour une association, comme pour tout homme, une vie sans échec serait monotone et n'aurait aucune saveur.

Telle est la réflexion que m'a inspiré le fait que nos « descendants » aient dû renoncer, au dernier moment, à effectuer leur premier « voyage de l'amitié » au Maroc, faute d'un nombre suffisant de participants. L'effectif des candidats, pléthorique lorsque ce voyage a été envisagé, est devenu squelettique lorsque son organisation a été parachevée ; et trop nombreux sont ceux qui n'ont même pas cru devoir répondre aux correspondances qui leur ont été adressées à ce sujet.

De tout échec il faut savoir tirer des enseignements pour l'avenir. Connaissant le dynamisme de la plupart de nos « descendants », je ne doute pas que ceux-ci s'y emploient très rapidement, sachant que la Koumia demeure prête à les aider.

Mais à côté de cet échec, nous avons pu réaliser, depuis notre assemblée générale de juin dernier :

- la réorganisation des sections, qui fait l'objet d'un bref exposé dans le présent bulletin ;*
- l'aménagement des accès du monument de la Croix des Moinats dont l'inauguration retardée en raison des conditions climatiques fera l'objet d'une cérémonie militaire, vraisemblablement le 8 mai 1982 ;*
- des contacts efficaces et très amicaux avec les dirigeants du Souvenir français ; notre « opération cimetières » est d'ores et déjà engagée dans une bonne voie ;*
- un nouveau déblocage, espérons que ce sera le dernier, du dossier de la Fondation Koumia-Montsoreau qui devrait être enfin, prochainement, transmis au Conseil d'Etat ;*

- l'accroissement de nos effectifs (1.050 au 15 octobre 1981), malgré les vides trop nombreux qui se créent parmi nous ;
- l'élaboration, par le Comité d'organisation de l'assemblée générale 1982, d'un projet qui sera soumis à l'approbation du conseil d'administration de février 1982, après que les ultimes contacts nécessaires auront été pris ;
- la modification de l'orientation de notre service social qui est désormais davantage axé sur l'aide, tant financière que morale, à apporter aux veuves de nos adhérents plutôt qu'aux orphelins, comme cela était apparu nécessaire jusqu'à maintenant et ne se justifie plus en raison de l'âge de ceux-ci, à part quelques rares cas particuliers.

Terminant, en cette fin d'année, ce rapide tour d'horizon sur la vie de notre association, j'y joins, pour 1982, les souhaits que je formule pour son développement dans un esprit de camaraderie toujours plus efficace ainsi que mes vœux les plus chaleureux pour chacun d'entre vous, pour vos familles, pour tous ceux qui vous sont chers, pour le Maroc, pour la France.

Général André FEAUGAS.



LE MOT DU TRÉSORIER

Notre président, en vous transmettant ses vœux et ceux du conseil d'administration, vous a fait part de nos projets immédiats et a fixé les objectifs plus lointains de la Koumia.

Pour les réaliser, il a fait appel à votre esprit « goum ». Beaucoup plus prosaïquement je viens vous demander votre aide pécuniaire.

Notre bulletin vous plaît, à tous. Certains même le voudraient plus étoffé encore. Hélas, il y a les factures de l'imprimeur qu'il me faut régler et, je l'avoue, à ma grande confusion, mes estimations de dépenses pour 1981 prévoyaient 55.000 F pour le bulletin. Or, le dernier numéro de 1980 et les trois premiers de 1981 reviennent à 66.000 F. Cela est dû pour beaucoup à l'augmentation du prix du papier (plus de 20 p. 100) et à celui de la main-d'œuvre spécialisée (15 p. 100). Je tablais aussi sur une rentrée en cotisations 1981, plus deux cents cotisations en retard, d'environ 60.000 F. Et c'était légitime car nous étions 1.020 au début de l'année, nous sommes 1.060 au 30 septembre, dont 160 veuves. A la même date seulement 635 d'entre nous, dont 39 retardataires, avaient songé au trésorier !

Alors, permettez-moi de vous dire que, moi aussi, je compte sur l'esprit « goum », et je prie Allah pour qu'il vous inspire en vous mettant la main non pas au porte-monnaie, mais vers votre carnet chèques ! C'est facile à retenir : « LA KOUMIA, C.C.P. 8.813-50 V Paris » !!!

Merci d'avance pour votre amicale compréhension et bonne année à tous.

Henri MULLER.

Afin d'attirer votre attention sur la nécessité de régler votre cotisation 1982, les bandes du bulletin ont été marquées : « Abonnement expiré, dernier envoi ». Que ceux d'entre vous qui ont déjà payé la cotisation 1982 n'en tiennent pas compte. Elle ne leur sera pas réclamée une deuxième fois ! Merci.

PROCÈS-VERBAL DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 20 OCTOBRE 1981

Le conseil d'administration s'est réuni le 20 octobre 1981, à 18 heures, au cercle Napoléon, à Paris, sous la présidence du général Feugas.

Étaient présents autour de leur président, tous les membres du conseil, à l'exception de M^e Reveillaud et du colonel de Ganay ainsi que de nos présidents d'honneur le général Guillaume, le général Leblanc, le général Turnier et le colonel Lucasseau. Tous, absents de Paris, avaient exprimé le regret de n'être pas des nôtres.

Étaient également présents les présidents des sections d'Alsace, Roger Dumont, de Marseille, le commandant Filhol, de l'Ouest, le colonel Guignot, des pays de Loire, le commandant Dalloneau, des Voges, le lieutenant-colonel Vieillot.

A l'ouverture de la séance, le général Feugas fait part aux membres du conseil du décès de leur camarade Jacques Winter, qui fut pendant de longues années le fidèle porte-drapeau de l'association, ainsi que ceux du colonel Tivollet et de M. Montaud.

Les membres du conseil observent une minute de silence à la mémoire de leurs camarades disparus.

1. Le président annonce que l'EFFECTIF de l'association se monte à ce jour à 1.056. Il fixe, dans un premier temps, l'objectif à atteindre à 1.100 membres.

2. Le président fait part de l'accord de la section du Sud-Ouest sur sa répartition en trois :

- Pyrénées, présidée par le colonel Jenny, 81 membres ;
- Aquitaine, qui sera confiée au commandant Gaillard, 75 membres ;
- Languedoc, confiée au commandant Brassens, 96 membres.

Le conseil approuve cette répartition, étant entendu qu'une réunion de la région Sud-Ouest se tiendra annuellement et successivement dans chacune des trois sections, en mémoire de son fondateur et animateur, le général Sore.

Le conseil d'administration confie la présidence de la section des pays de Loire au commandant Max Dalloneau, qui est habilité à ouvrir un compte courant au nom de cette section.

3. Le voyage de nos Descendants, qui avait été prévu pour le mois de septembre, a été annulé au dernier moment, par suite de la défection de la majorité des inscrits. Un tel voyage pourrait éventuellement réunir descendants et anciens afin d'atteindre un effectif minimum de 25 participants ; il s'effectuerait en avril 1982.

4. L'« Histoire des goums ». — Le colonel Saulay pense pouvoir remettre les manuscrits n^o 1 et n^o 2 (histoire des goums au Maroc avant 1940), au général Guillaume et à la Koumia pour la fin de l'année.

5. L'assemblée générale 1981. — Ce congrès a été unanimement apprécié par tous les participants.

Pour la première fois son budget a été totalement autofinancé. Les remerciements du conseil d'administration s'adressent, tout particulièrement, à leur camarade Michel Léonet qui a fait bénéficier les congressistes de sa large hospitalité.

6. Entraide. — Le nombre des descendants qui ont besoin de secours ayant considérablement diminué, le conseil d'administration considère que son effort doit s'exercer en priorité en faveur des veuves de nos camarades qui auraient besoin de secours matériel ou moral.

7. La Croix des Moinats. — Le président rend compte des travaux d'aménagement qui ont été faits autour du monument qui est désormais visible de toutes les routes accédant au col et relié à celui-ci par un chemin en granit.

Les frais de rénovation ne se sont élevés qu'à 52.500 F, soit 15.000 F de moins que le montant prévu.

Le conseil d'administration remercie les camarades de la section des Vosges, à qui le mérite en revient et, en particulier, Jacques Vieillot. Nous pouvons compter, par ailleurs, sur la participation du Conseil général des Vosges et sur la générosité du Souvenir français.

Une cérémonie conjointe avec Rhin-et-Danube est prévue pour le 8 mai 1982. Son organisation fera l'objet d'un communiqué ultérieur.

8. Musée de Montsoreau. — Un article du journal « le Courrier de l'Ouest », du musée de Montsoreau, ayant mis l'accent sur le « droit de pillage » réservé aux goums marocains, le président, d'une part, André Pasquier, d'autre part, ont engagé une vigoureuse riposte.

Le musée s'est enrichi de nouveaux dons, des héritiers de Mme Vandal et de M. Orsini.

Il est maintenant bien connu et fréquenté, mais, malheureusement, il est impossible au gardien, les jours d'affluence, de surveiller tous les visiteurs, dont certains font main basse sur quelques souvenirs. En conséquence, le conseil d'administration donne son accord pour la confection de deux vitrines dont le prix est estimé à 12.000 F.

9. La fondation. — La création de la fondation est retardée par de nouvelles contraintes administratives. Il est demandé au commandant Pasquier de faire le point avec la préfecture de Maine-et-Loire et d'obtenir que le dossier soit rapidement complété afin d'être transmis au Conseil d'Etat par le ministère de l'Intérieur.

10. Assemblée générale de 1982. — Le secrétaire général rend compte de l'état de préparation du congrès, fixé aux 5 et 6 juin 1982. Un projet définitif sera soumis au prochain conseil d'administration, prévu le 16 février 1982.

11. Voyage sur les tombes militaires en Italie pour les veuves de guerre. — Le président est intervenu auprès du ministère des Anciens Combattants, pour obtenir la gratuité totale d'un voyage annuel (actuellement 100 p. 100 sur S.N.C.F. mais seulement 70 p. 100 sur les chemins de fer italiens).

12. Affaire de la célébration des accords d'Evian. — Le président donne lecture de la lettre de protestation qu'il a adressée au ministre des Anciens Combattants. Il semble que la date envisagée du 19 mars ait été définitivement abandonnée.

13. « La guerre d'Indochine ». — Cet ouvrage, auquel ont participé de nombreux acteurs de la guerre d'Indochine, dont le général Feugas, sera mis en vente à la Koumia — qui en a commandé dix exemplaires — au prix de 350 F.

14. Recherche des tombes des goudiers, dans les cimetières militaires. — La Koumia est assurée, dans ce domaine, de l'appui total du Souvenir français qui, déjà, a fait connaître, dans son bulletin, la note suivante : « Nous demandons à tous nos présidents de comité de bien vouloir nous faire connaître les emplacements des carrés militaires dans lesquels seraient enterrés d'anciens goudiers marocains. »

15. Inauguration du quartier Lieutenant-Colonel-Abescat. — Le nom de notre camarade, le lieutenant-colonel Abescat, tombé en 1945 à la tête du 3^e Tabor, est donné au quartier du Groupe géographique de Joigny. Une prise d'armes est organisée à cet effet, La Koumia sera représentée par son drapeau et par une délégation conduite par son président.

16. Archives de l'association. — Le colonel Saulay a été contacté par un membre du C.N.R.S. d'Aix-en-Provence qui, ayant eu connaissance des travaux de notre camarade Ithier, a demandé à la Koumia un certain nombre de documents destinés à être archivés à Aix.

Le conseil d'administration décide de ne pas donner une suite favorable à cette demande. Il estime, en effet, qu'il faut éviter à tout prix la dispersion de nos archives. Celles-ci doivent être réunies et conservées à Montsoreau.

17. Collection de timbres. — Notre ami Cochain, de Rabat, propose à la Koumia de constituer une collection de certains timbres marocains particulièrement intéressants. Le conseil d'administration est favorable à cette idée.

18. Revalorisation de pensions des Marocains. — Celle-ci serait en bonne voie de réalisation au ministère des Anciens Combattants.

ADDITIF au procès-verbal du conseil d'administration du 20 octobre 1981

Répartition géographique des sections de la Koumia (avec le nombre d'adhérents)

- **ALSACE - MOSELLE** - F.F.A. : Haut-Rhin (8), Bas-Rhin (24), Moselle (4), F.F.A. (3) = 39.
 - **VOSGES** : Meuse (10), Meurthe-et-Moselle (10), Vosges (15), Haute-Marne (3), Haute-Saône (4), Doubs (7), Territoire de Belfort (0) = 49.
 - **CORSE** : Haute-Corse, Corse-du-Sud = 25.
 - **RHONE - ALPES** : Côte-d'Or (13), Saône-et-Loire (4), Jura (2), Allier (3), Puy-de-Dôme (9), Loire (3), Rhône (37), Ain (10), Savoie (1), Haute-Savoie (9), Isère (15), Haute-Loire (1) = 107.
 - **OUEST** : Calvados (6), Manche (2), Orne (3), Mayenne (0), Ille-et-Vilaine (6), Côtes-du-Nord (3), Morbihan (8), Finistère (4), Loire-Atlantique (8), Vendée (6) = 46.
 - **PAYS DE LOIRE** : Sarthe (8), Maine-et-Loire (13), Indre-et-Loire (23), Loir-et-Cher (3), Cher (2), Indre (0), Vienne (5), Deux-Sèvres (8), Nièvre (3) = 65.
 - **PARIS** : Nord (7), Pas-de-Calais (10), Ardennes (1), Aisne (2), Somme (3), Oise (4), Seine-Maritime (6), Eure (4), Eure-et-Loir (0), Loiret (0), Yonne (6), Aube (2), Marne (7), Paris (111), Yvelines (32), Val-d'Oise (6), Seine-et-Marne (3), Essonne (6), Seine-Saint-Denis (10), Hauts-de-Seine (37), Val-de-Marne (5) = 265.
 - **MARSEILLE** : Lozère (0), Ardèche (6), Drôme (16), Vaucluse (21), Alpes-de-Haute-Provence (6), Var (40), Bouches-du-Rhône (62), Gard (23), Hérault (18) = 192.
 - **SUD-OUEST** : 252.
Aquitaine : Charente (5), Charente-Maritime (10), Haute-Vienne (3), Creuse (1), Cantal (1), Dordogne (11), Corrèze (1), Gironde (44) = 76.
Pyrénées : Landes (20), Pyrénées-Atlantiques (54), Hautes-Pyrénées (6) = 80.
Languedoc : Haute-Garonne (31), Lot (6), Tarn-et-Garonne (6), Gers (5), Ariège (3), Aude (2), Pyrénées-Orientales (19), Aveyron (3), Tarn (5), Lot-et-Garonne (16) = 96.
 - **NICE - COTE D'AZUR** : Alpes-Maritimes (62), Hautes-Alpes (4) = 66.
- TOTAL : 1.105 adhérents.**

LE PROCHAIN CONSEIL D'ADMINISTRATION SE RÉUNIRA AU
CERCLE NAPOLEON, LE MARDI 16 FÉVRIER 1982 A 18 HEURES. CETTE
RÉUNION SERA SUIVIE, COMME A L'ACCOUTUMÉE, D'UN DINER
AUQUEL NOUS ESPÉRONS QU'UN NOMBRE GRANDISSANT DE
MEMBRES DE L'ASSOCIATION, DE LEURS ÉPOUSES ET DE LEURS
DESCENDANTS PARTICIPERA.

ACTIVITÉS DE LA KOUMIA

A la mémoire du lieutenant-colonel Abescat

Le 30 octobre 1981, conformément à l'arrêté ministériel n° 33.090 du 6 août 1980, le quartier occupé à Joigny (Yonne) par le Groupe géographique militaire, héritier du 28^e régiment d'artillerie dont il assure la garde de l'étendard, a été baptisé :

« Quartier Lieutenant-Colonel-Abescat »

A l'issue d'une prise d'armes présidée par le général commandant l'artillerie du 1^{er} C.A. durant laquelle les jeunes recrues étaient présentées à l'étendard et recevaient la fourragère de la croix de guerre 1914-1918, le colonel commandant le G.G.M. a donné connaissance, sur le front des troupes, des états de service de notre camarade et d'une lettre particulièrement émouvante adressée par le général Leblanc, son ancien « patron », qui n'avait pu se rendre à Joigny. Puis le président des anciens combattants de cette ville a lu les citations du lieutenant-colonel Abescat avant que soit dévoilée, à l'entrée du quartier, une plaque portant l'inscription :

**« Colonel d'artillerie Albert-Edmond Abescat,
« Né à Joigny le 4 septembre 1898,
« Commandant le 3^e Tabor marocain
« Mort au champ d'honneur lors de l'attaque de la ligne Siegfried
« le 23 mars 1945. »**

Le drapeau de la Koumia était présent à cette cérémonie, entouré de notre président le général Feugas, du vice-président Mardini, des colonels Bertiaux, Le Page et Saulay, de MM. Muller, Trouillard et Flecksteiner.

Après le défilait qui terminait la cérémonie militaire, les autorités civiles et militaires, les délégations d'anciens combattants et de la ville de Joigny étaient réunies au foyer du G.G.M. où le colonel Bertiaux, instigateur de cette manifestation, rappela en quelques mots fort émouvants qui était notre ami Abescat, tandis que notre président remerciait tous ceux, militaires et civils, qui ont parainé ce baptême, relevant que c'était, à sa connaissance, le seul quartier de métropole qui porte le nom d'un officier des A.I. et des Goums marocains.

Après avoir été reçue au mess de garnison par le chef de corps, la délégation de la Koumia était fort aimablement accueillie par Mme Bertiaux, et, avant de quitter Joigny, en témoignage de reconnaissance, notre président remettait au colonel commandant le Groupe géographique une Koumia de vermeil qui sera déposée dans la salle d'honneur de l'unité au pied de la photographie du lieutenant-colonel Abescat.

Grâce à l'inlassable dévouement du colonel Bertiaux, le souvenir du sacrifice consenti par l'un des nôtres, enfant de Joigny, demeurera à jamais dans sa ville natale.

Entraide sociale de la Koumia Aux veuves de nos camarades

Comme le stipule l'article premier de nos statuts, le but essentiel de la Koumia est d'apporter un soutien moral et matériel à tous nos camarades, ainsi qu'aux ascendants, veuves et orphelins.

Jusqu'à présent, nous nous sommes particulièrement penchés sur les difficultés que pouvaient rencontrer les mères de famille restées brutalement seules avec des enfants à élever.

Mais, à l'heure actuelle, nous avons pratiquement atteint notre but, tous ces enfants sont arrivés à l'âge adulte et ils entrent les uns après les autres dans la vie active.

Néanmoins, les raisons d'être de la Koumia demeurent et tous nos camarades, **et en particulier leurs veuves**, doivent savoir que nous sommes prêts à répondre à leurs appels en cas de difficultés, quelles qu'elles soient.

M.-L. BRAULT-CHANOINE.

MUSÉE DE MONTSOREAU

Notre musée s'est enrichi de nouveaux souvenirs dont nous remercions chaleureusement les généreux donateurs :

- La famille de Mme Vandal :
 - un poignard avec sa gaine et son cordon ;
 - un lot de bijoux, composé comme suit :
 - 2 gros bracelets en forme de roue dentée,
 - 1 chaîne double avec boule et ses deux aiguilles,
 - 1 chaîne simple avec ses deux aiguilles,
 - 3 aiguilles seules de différentes tailles,
 - 2 plaquettes ;
 - une photographie de Mme Vandal (de la part de M. Trolliet, ami des Goums) ;
 - un lot de photographies de familles de Marocains.
- Le maréchal-des-logis Roussel :
 - un cadre représentant le peloton de cavalerie du 6^e Goum de Mokrisset, défilant à Ouezzane.
- Le lieutenant-colonel Vieillot :
 - un lot de onze photographies.
- M. X. :
 - le pavillon ayant été le dernier à flotter sur le poste des Affaires indigènes d'Ou Terbat.
- La Koumia :
 - deux ouvrages : « Cao Bang », par le colonel Lepage, et « Légion étrangère ».
- Le lieutenant-colonel Poindrelle :
 - un recueil de poèmes et chansons des goumiers marocains ;
 - « Les goums, de l'Atlas au Danube » ;
 - mémorial du 1^{er} G.T.M. ;
 - historique du 3^e G.T.M. ;
 - historique du 4^e G.T.M. ;
 - historique du 5^e régiment de Tirailleurs marocains ;
 - lot d'habillement et d'équipement.
- L'adjudant-chef François Orsini :
 - le fanion de l'Amicale des anciens des goums mixtes marocains de la région de Fès.
- L'adjudant Lasserre fait don de trois photographies, concernant les postes de Saka et de Berguent, et prête pour agrandissement et retraitage les photographies concernant l'Ecole des Eaux-et-Forêts d'Ifrane ainsi que le poste des Eaux-et-Forêts de Sidi Ahcine, situé au nord de Kenifra (6^e salle).

VIE DES SECTIONS

Nice - Côte d'Azur

DIFFA DU 29 JUILLET 1981

Le compte rendu de cette réunion a paru dans le numéro 82 du bulletin. Nous ajoutons à celui-ci la liste des participants et des excusés :

Etaient présents autour de nos hôtes, du général et de Mme Feaugas, nos camarades : Bataille, Bazin, Boissou (ex-adjt-chef des goums sahariens), Berard, Chabert (descendant), Denain, Eugène, Gilbain, Guyard, Levallois, Leonet, Marchal, Montjeam, Schaeffer (descendant) et leurs épouses, Mercier et sa fille, Lebel, Mathonnière, Bilaud (venu du Gard, ex-sgt-chef au 95^e goum), Verjus (venu de la Drôme, ex-sgt-chef au 95^e goum), Tournie (venu du Var, ex-sgt-chef au 47^e goum), Mmes Basques, Stemler et Vignes.

S'étaient fait excuser : d'Arcimoles, Aspinion, Bartoli, Benoist, Barbarin, Brua, Brey, Cailles, Demain, Dorange, Garnier, Guermouche, Leblond, Lacroix, Martin-Siegfried, Marchadier, Maurice, Mme Mourissat, Nivaggioni, Pasquier, Piat, Mme Pelorjas, Sabarots, Sourrouil, Pascal, Mme Torrin, d'Ulivo, Mme Vermeil.

Ouest

C'est dans le cadre sympathique et confortable du « Cercle naval » de Brest que s'est déroulée, le 12 septembre 1981, la réunion de la section Ouest de la Koumia.

A 11 heures, nous étions tous réunis dans le hall. Puis, pendant que les épouses des adhérents et les « Descendants » portaient en reconnaissance dans la ville : cours Dajot et vue sur la rade, château de Brest et retour par la rue de Siam, de célèbre mémoire, les adhérents tenaient une séance de travail.

Le colonel Guignot, président de la section, le commandant Gentric et le capitaine Le Roux qui avaient assisté à l'assemblée générale de la Koumia à Strasbourg en firent un compte rendu détaillé et donnèrent des nouvelles de tous les camarades rencontrés à cette occasion.

Le président fit ensuite part de toutes les réponses reçues pour la réunion de Brest et transmit aux participants :

- les regrets du général Feaugas, retenu par des obligations militaires à Clermont-Ferrand et qui adressait, à tous, ses amitiés et son fidèle souvenir ;
- ceux du doyen de la section, Verchin, convalescent et encore retenu à la chambre mais qui promet d'assister à la réunion de 1982 ;
- ceux du colonel Lucasseau, toujours dans le Massif Central où les travaux qu'il a entrepris n'étaient pas terminés ;
- et tous ceux des camarades que des obligations familiales — des ennuis de santé — des cures thermales, etc. ont empêché d'être présents. C'est le cas pour E. d'Agon de Lacontrie, A. de Bardies, Bernard, Bourget, Boisnard, Boivin, Chabauty, Chulliat, Coadic, A. de Coux, Mme Denis-Fonteix, Mme Girard, Mme Edon, Fournier-Foch, Guigoux, Iacconi, Lelong, Mme Flye Sainte-Marie, Lesage, Laudet, Maymil, Plaut, Roger, Rousseau, Wavelet.

La prochaine réunion de section a été fixée au mois d'octobre 1982 à Rennes. La date sera précisée ultérieurement en fonction des événements d'ordre général et des possibilités du cercle de garnison.

Par suite d'un empêchement de l'aumônier militaire de la préfecture maritime, l'office religieux prévu à 12 heures n'a pas pu être célébré, mais la mémoire de tous les morts de la Koumia a été évoquée.

Un cocktail servi dans la mezzanine permit d'« astiquer la giberne » comme il se doit en pareil cas de retrouvailles. Puis, nous passâmes à table.

Au début du repas — excellent et digne de la réputation de la Marine nationale — le colonel Guignot remercia particulièrement tous ceux et celles qui n'avaient pas hésité à faire un long déplacement pour être présents. La palme revint à Thommeret et à son épouse qui avaient quitté Alençon à 3 heures du matin pour être certains de ne pas être en retard ! Et, en bon goumier, Thommeret amenait un nouvel adhérent : le sergent de réserve Legrand (1^{er} tabor 1951-1952). Bravo !

Il exprima sa joie de voir qu'Audouard, qui a quitté la Bretagne pour Chambéry, avait profité d'un court séjour à Brest pour se joindre à nous.

S'adressant aux Descendants de la Koumia, il souhaita à leur président, le commandant Boyer de Latour, plein succès dans les fonctions qu'il va remplir dans une clinique de Salon-de-Provence. Au nom de tous, il dit au commandant et à Mme de Latour les regrets que cause leur départ mais forma le souhait qu'ils puissent continuer à assister à nos réunions puisqu'ils conservent leur maison de Carnac.

Enfin, il remercia le doyen de la réunion, le capitaine Le Roux qui, avec son dévouement habituel, avait bien voulu se charger de la préparation matérielle de cette journée.

Étaient présents : Audouard et Mme Audouard, Forget, commandant et Mme Gentric, colonel et Mme Guignot, Legrand et son épouse, capitaine et Mme Le Roux, Page, colonel et Mme Thet, Thommeret et Mme Thommeret.

Descendants : commandant et Mme G. Boyer de Latour, lieutenant de vaisseau et Mme Esmilaire, Mlle A.-M. Guignot.

Au cours de l'été, des contacts ont été pris à Granville au domicile du colonel Guignot : le colonel et Mme Iacconi au début d'août ; le colonel et Mme de Kérautem venant de Taulé et rentrant au Pays Basque en passant par Cherbourg ; le colonel, Mme et Mlle (Desc.) Delafon venus de leur Provence explorer les îles anglo-normandes (où la tempête a failli les garder) ; le colonel et Mme Jenny, venus de Bagnoles-de-l'Orne.

Paris

OBSEQUES DE JACQUES WINTER

Les obsèques du porte-drapeau de la Koumia, Jacques Winter, dont l'*in memoriam* figure dans le présent bulletin, ont été célébrées le 1^{er} octobre 1981, en l'église Saint-Antoine-de-Padoue, à Paris.

La Koumia était représentée par son vice-président, André Mardini, son secrétaire général Georges Gautier et MM. Augé, Caussin, Cubisol, Faye, Merchez, Muller et Roquette-Buisson.

SOUVENIR DU GÉNÉRAL DE SAINT-BON

Le samedi 31 octobre 1981, une messe annuelle a été célébrée dans la crypte de la basilique de Montmartre, à la mémoire du général de Saint-Bon.

Dans la nombreuse assistance qui entourait Mme de Saint-Bon, la Koumia était représentée par son président, le général Feugas, son vice-président M. Mardini, le général et Mme Turnier, le général Hubert de La Brosse, M. et Mme Georges Gautier, M. et Mme Huchard, M. Leboiteux, M. Mikcha, M. et Mme Noël, M. de Maigret, M. de Roquette-Buisson.

HOMMAGE AU MARÉCHAL LYAUTEY

A l'invitation du général Durosoy, président du comité des Amitiés africaines, un hommage a été rendu au maréchal Lyautey à l'occasion du cinquantenaire de l'Exposition coloniale de Vincennes, par le dépôt d'une gerbe à son tombeau des Invalides, le 10 novembre 1981.

Le drapeau de la Koumia, qu'entouraient le général Le Diberder, M^e Réveillaud, le colonel Lepage et MM. Augé, Sabatier, Muller, Georges Gautier et Faye, ce dernier porte-drapeau, était présent à cette cérémonie.

DINER DU 20 OCTOBRE 1981

Comme à l'accoutumée, le conseil d'administration du 20 octobre 1981 a été suivi d'un dîner extrêmement sympathique, auquel ont pris part autour du général Feugas et de Mme Feugas : Mme de Saint-Bon, Mme Baud, Mme Fines, Mme Poulin et son fils, Mme Roustan, général de Dainville, général Daillier, général Wartel, Mme Brault-Chanoine, M. et Mme Caussin, M. et Mme Cozette, M. Dumont, M. Fauque, M. Faye, M. Filhol, M. et Mme Gautier, M. et Mme Guignot, M. et Mme Merchez, M. et Mme Mikcha, M. et Mme Muller, M. et Mme Noël, M. Olivier, M. et Mme Pasquier, M. Pernoux, Mme Phillimore, M. Picardat, M. et Mme de Roquette-Buisson, M. et Mme Sabatier, M. Simiot, M. Trouillard, M. et Mme Vieillot, général Dubost (invité).

Descendants : M. Boyer de La Tour, général et Mme Abadie-Carrère, M. Bertiaux, Mme Chanoine-Guignot, M. et Mme Coudry, M. et Mme Dethomas-Guignot, Mme Dubost-Gautier, Mme Ecorcheville-Guignot, M. et Mme Enguilabert-Pernoux, M. Fournier, Mlle Guignot, Mme Hovasse-Escolle, Mme de Lignières, Mlle Mikcha, M. et Mme Rouyer-Muller, M. et Mme Spillmann, M. Visioz, Mme Pasquier.

DINER A L'OCCASION DE LA PROCHAINE RÉUNION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

A la suite de la réunion du conseil d'administration du mardi 16 février, aura lieu un dîner, à 20 heures, au Cercle Napoléon, 1, place Baudoyer, Paris-4^e, auquel nous espérons que de très nombreux membres de La Koumia assisteront, en compagnie de leurs épouses et de leurs enfants, qu'ils soient de la région parisienne ou de passage dans la capitale.

Inscriptions à faire parvenir au secrétariat général avant le 6 février 1982, accompagnées du montant de la participation au repas, soit 95 francs par personne (voir bulletin d'inscription en page 18).

Rhône-Alpes

COMPTE RENDU D'ACTIVITÉS

Nos réunions mensuelles

25 juin 1982. — La dernière avant les vacances, avec Battle, Carré, Clemenceau et Mme Clemenceau, colonels Guérin, Guidon et Mme Guidon, Le Page, Magnenot et Mme Magnenot, Mazin, Payre et Mme Payre.

Excusés : Battu, Bordes.

24 août 1981. — Étaient présents ceux disponibles et dont l'agenda était à jour : Aubertin, Battu, colonel Le Page, Loubès, Magnenot et Mme Magnenot, Mazin, Nougé, Payre et Mme Payre.

Nouvelles des uns et des autres, impressions de vacances et de rentrée ; souhait d'un couscous à la réunion d'octobre.

22 octobre 1981. — L'idée d'un couscous de rentrée a fait son chemin. Nous étions 36 à la Maison du travailleur étranger où le colonel Le Page, en sa qualité de président du conseil d'administration, avait proposé de nous recevoir, facilitant ainsi la tâche des organisateurs.

Étaient présents : Aubertin, Mme Aubertin et leur petit-fils, Battle et Mme Battle, Battu et Mme Battu, Bordes et Mme Bordes, Mme Charvot, Carré et Mme Carré, Cléménçon et Mme Cléménçon, Eveno et Mme Eveno, Guérin et Mme Guérin, Guidon et Mme Guidon, accompagnés de Mme Guidon mère, Loubès et Mme Loubès, Maligue et Mme Maligue, Magnenot et Mme Magnenot Nougué et Mme Nougué, Payre et Mme Payre, You et Mme You.

Mme Coiron, de la M.T.E., organisatrice de cette réception, était l'invitée du colonel Le Page.

Excusés : Clemenceau, Dubarry, Ferracci, Mazin, Matot, Reynaud, Seidl, Serre.

Couscous succulent, préparé et servi par le personnel de la M.T.E. Ambiance Koumia, bref, très bonne soirée. Souhaits de bienvenue de la section au colonel You et au général Cléménçon.

Nous n'avons pas oublié Clemenceau, retenu à l'hôpital cardiologique à Lyon ; parmi les fidèles de la section Rhône-Alpes, nous espérons le revoir lors des prochaines réunions et l'assurons, en attendant, de nos sentiments très cordiaux.

Étant donné le jour et l'heure prévus, les invitations à cette réunion mensuelle exceptionnelle n'ont été adressées qu'aux camarades susceptibles de pouvoir y participer (Lyon et banlieue proche). Mais il est certain que tous les membres rattachés à la section Rhône-Alpes ne sont pas oubliés ; un projet de réunion de printemps sera à l'ordre du jour de nos permanences mensuelles : le quatrième jeudi de chaque mois à 18 heures, 3, rue du Plat (près de la place Bellecour), à Lyon.

Présence de la Koumia

Porte-fanion : Mazin.

8 mai. — Cérémonie à Lyon.

22 mai. — Congrès national de Rawa Ruska, à Lyon.

13 juillet. — Fête nationale du 14, célébrée le 13 au soir, à Lyon.

26 septembre. — Inauguration de la stèle du général Diego Brosset à Rillieux-la-Pape. Le général Brosset, enfant de Rillieux, a été chef du bureau d'Akka.

Changement d'adresse

Colonel Magnenot, Le Bouchet, Auberives-sur-Varèze, 38550 Le Péage de Roussillon. — Tél. : (74) 84-94-95.

Sur la R.N. 7 (un peu à l'écart), entre Vienne et Le Péage-de-Roussillon, notre demeure est une halte pour les camarades de passage. Bienvenue à tous.

Décès

— Adjudant-chef André Fleck, décédé le 23 juillet 1981, né le 1^{er} novembre 1919 à Soultzmat, Rouffach, Alsace ; engagé volontaire en 1939, adjudant-chef au 85^e Goum - 17^e Tabor, officier des détails en E.O. de 1948 à 1950, 41^e Goum à Immouzer des Marmouchas. Quitte l'armée après dix-sept ans de service, domicilié 6, rue François-Villon, 69150 Décines (Rhône).

Il n'était plus membre de la Koumia, cependant son décès ayant été porté à notre connaissance, la section Rhône-Alpes ne pouvait laisser partir ce camarade sans témoigner sa sympathie pour cet ancien goumier et pour son épouse. Grâce à l'initiative de Loubès, une gerbe aux marques de la Koumia était adressée le jour des obsèques.

— Le capitaine Guidon nous a fait part du décès de la mère de son épouse, le 23 septembre 1981.

Aux deux familles éprouvées, nous renouvelons nos sincères condoléances.

J. MAGNENOT.

Sud-Ouest (Languedoc)

DISTINCTION DANS LA LÉGION D'HONNEUR

Le 9 août 1981, dans les salons du cercle-mess des officiers de Perpignan, l'adjudant-chef (E.R.) Marius Lafleur des Poids, entouré de son épouse, de ses trois enfants avec leurs époux et épouses et de ses quatre petits-enfants, a réuni ses amis de la Koumia à l'occasion de sa promotion au grade de chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur.

L'adjudant-chef Jacques Klopp retrace la carrière de son ami :

- engagé en 1933 au titre du 3^e R.T.M., qui devient 2^e bataillon du 7^e R.T.M. à Rhafsai ;
- affecté aux Goums en 1937, il participe en 1942 aux opérations de Tunisie où il est cité à l'ordre de la brigade ;
- avec le 1^{er} G.T.M. prend part à la campagne d'Italie où sa bravoure aux combats lui vaut une citation à l'ordre de la division ;
- en août 1944, il débarque avec son unité en Provence où, dans la région de Marseille, il est blessé au bras au cours d'un engagement où son capitaine est tué ; il obtient une citation à l'ordre du corps d'armée ;
- à peine remis de sa blessure, il rejoint son goum dans les Vosges, région de Saint-Amarin, où, à la tête de sa section, il repousse à la grenade une contre-attaque allemande et est à nouveau cité à l'ordre de l'armée ;
- affecté au 52^e Goum de retour au Maroc, il est nommé adjudant et, par décret du 11 juillet 1947, la médaille militaire lui est conférée ;
- en 1949, il quitte les Goums pour passer à l'encadrement du 1^{er} Maghzen mobile ;
- en 1953, il est muté au Maghzen de protection de Casablanca ;
- en 1957, il rentre en France pour terminer sa carrière active au Bureau de la place de Gien.

Après cette courte allocution, l'adjudant-chef Klopp épingle la croix de chevalier de la Légion d'honneur sur la poitrine de son ami et lui donne l'accolade.

Après la remise du bouquet de fleurs traditionnel à Mme Lafleur des Poids, fidèle compagne qui a partagé la dure vie de son époux, avec joie, bonheur et parfois avec angoisse, un apéritif d'honneur, dans la bonne ambiance Koumia, terminait cette cérémonie et chacun se retirait en se donnant rendez-vous à la rentrée d'octobre, avec la ferme intention, compte tenu du nombre des anciens des A.I. et des Goums du département, d'essayer de mettre sur pied une section.

Étaient présents à cette cérémonie : le capitaine et Mme Neufanc, M. et Mme Serrahy, descendus de leur nid d'aigle pour la circonstance, Mme veuve Vidal. Le commandant Camrrubi, accompagné de son épouse, avait interrompu sa cure à Lamalou pour venir féliciter et parrainer son premier ami du 7^e R.T.M., rencontré dans le train à Oujda, lors de son affectation au Maroc, au début de janvier 1937.

En raison de leur absence du département ou pour raisons de santé, de nombreux anciens s'étaient fait excuser dont, en particulier, le colonel Mirabeau, M. et Mme Savin, M. et Mme Bolorinos, M. et Mme Vuillecard.

Sud-Ouest (Pyrénées)

COMPTE RENDU D'ACTIVITÉS DE MAI A OCTOBRE 1981

Réunion du 11 octobre 1981

Comme il avait été annoncé dans le numéro 81 de juillet 1981 du bulletin de la Koumia, l'assemblée générale de la section s'est tenue le dimanche 11 octobre à Lestelle-Betharram, entre Pau et Lourdes.

Le beau temps ne fut, hélas ! pas de la partie, mais la réussite fut assurée quand même grâce à la présence de très nombreux amis et à l'ambiance qu'ils surent donner à la réunion.

Notre président national, le général Feugas, était des nôtres, ainsi que Mme Feugas et deux camarades venus de l'extérieur : Lavoignat, de Châteauneuf-du-Pape, et Mikcha, de Paris, accompagnés de leurs épouses.

Le programme était le suivant :

— 10 heures : rassemblement sur la place de Lestelle-Betharram, retrouvailles et bavardages.

— 10 h 15 : dépôt d'une gerbe cravatée « Koumia » au monument aux morts, en présence du maire, M. Lebel, frère de notre ami l'adjudant-chef Lebel, de la section Nice - Côte d'Azur.

— 11 heures : messe aux sanctuaires de Betharram. Homélie très émouvante prononcée par le père Oyenart, ancien aumônier militaire et grand blessé de guerre, qui dirigea ensuite une visite groupée du musée des sanctuaires.

— 13 heures : déjeuner au « Vieux Logis », restaurant servant de cadre à cette assemblée annuelle.

La question de la partition de la trop grande section du Sud-Ouest en trois nouvelles sections a été évoquée. Notre président national a donné l'assurance qu'elle ferait l'objet d'une décision lors de la proche réunion du conseil d'administration à Paris, le 20 octobre 1981.

Etaient présents à la réunion, par ordre alphabétique : général et Mme Allard, général et Mme Feugas, Alby, Arzeno, Aymeric, Bel Madani, de Balby, Berger, Bory, Bourrabier, Brangier, Brassens, Cazenave, Chappe, Collas, Decomble, d'Elis-sagaray, Henri Fournier, Jean Fournier, Raymond Gaillard, Harmel, Hébert, Jacquinet, Jenny, de Kérautem, Lavoignat, Montoussé, Moreau, Mounier, Mikcha, Neufang, de Rochefort, Rungs, Servant, Sornat, Soubrié, Subra, Vérié, Zuschmidt, et leurs épouses ; Albier, Autet, Brion, Buan, Conchon, Deschaseaux, Mlle Feugas, Guyardeau, Guyomar, Mme Hubert, Lesbats, Manus, Mme Sore, Tesmoingt, Wallart ; Barrère, son épouse et sa fille, Dr Durrieu et sa famille, Goumy, son épouse et deux amis, Lang, son épouse et deux amis, Mme Lhéritier et son époux, Mme Naze et une amie, Mme Nassiet et deux amis, Mme Peyramale et son époux, Mme Trou-sard et deux amis, Vagnot, son épouse et un ami, Vuillecard, son épouse et deux amis.

Quinze invitations ont fait l'objet d'un retour de la poste ; elles concernaient : Louis Alvarez, Pierre Auger, André Boreau, Cavé, Mme Cramailh, Mme Deminière,

Une centaine de membres étaient excusés.

Jean Denis, Dr Jean Fileyssant, Alfred Fleury, Mme Danièle Gonzalès, Louis Labarrère, Jean Maître, Jacques Thoreau, Mme Colette Vaslin et Henri Vinson.

Le colonel Jenny, enfin, a donné lecture des récents événements familiaux, touchant les membres de la section du Sud-Ouest, dont l'énumération figure dans le « Carnet » du présent bulletin. Il renouvelle ici ses condoléances, ainsi que celles de la section, aux familles durement éprouvées.

Nouvel adhérent

Le colonel Jean Tenaillon, Le Pouliquet, 24460 Agonac (Dordogne).

Divers

Le colonel Jenny a représenté la Koumia aux cérémonies du 14 juillet et à celles commémorant la libération de Pau.

Il a eu le plaisir de transmettre au trésorier un don en espèces de Mme Berthe Durand, de Pau, pour les œuvres de la Koumia.

Maroc

Relevé dans la presse marocaine (« le Matin du Sahara ») :

— Des études ont été engagées pour la construction de lignes de chemin de fer entre Ouarzazate et Taroudant et entre Ouarzazate et Figuig.

— La Fête des dattes d'Erfoud a été marquée, le 23 octobre 1981, par une retraite aux flambeaux et par des représentations folkloriques. Elle a été suivie par une foire-exposition et, également, par un concours d'élevage, puis par une visite au mausolée de Moulay Ali Chérif à Rissani et, enfin, par une course de chameaux sur le terrain d'aviation d'Erfoud.

— Du 5 au 8 novembre 1981, Zagora a été le siège de sa première foire agricole et touristique, en marge du moussem de Sidi Ahmed Benaceur.

— Tourisme : le Maroc accueillera 20 millions de visiteurs en l'an 2000, estime un journal de Lisbonne.

BULLETIN D'INSCRIPTION POUR LE DINER DU MARDI 16 FEVRIER 1982

M. - Mme - Mlle

Adresse :

participera au dîner, accompagné(e) de personne(s).

Ci-joint sa participation, soit 95 francs × =

(Bulletin à détacher et à retourner au secrétariat général — à l'attention du trésorier — accompagné du chèque ou du virement C.C.P. (trois volets) correspondant, pour le 6 février 1982, terme de rigueur.)

A, le 1982...

Signature :

CARNET

NAISSANCES

— Le général Edmond Alix est heureux d'annoncer la naissance de son trente-sixième petit-enfant, Martin Alix, fils de M. et Mme Patrick Alix, né le 14 août 1981 à Eaubonne.

— Mme Brault-Chanoine est heureuse de faire part de la naissance de son petit-fils Jacques, à Chambéry, le 25 août 1981, au foyer de ses enfants : Bertrand (capitaine au 13^e B.C.A.) et Anne Chanoine, déjà heureux parents de trois petites sœurs adoptées il y a trois ans.

— Nous sommes heureux d'annoncer la naissance de Christophe Couronne, petit-fils de notre ami Yves Darolles.

— Le lieutenant-colonel et Mme François Delhumeau sont heureux de vous annoncer la naissance de Pierre-Guillaume, Pauline et Jean-Hugues, le 15 octobre 1981, respectivement dix-huitième, dix-neuvième et vingtième petits-enfants du colonel Jean Delhumeau.

— M. et Mme Bertrand Guérin ont la joie de vous annoncer la naissance de Constance, le 21 octobre 1981 à Lyon.

— Mme Jean-Albert Sore-Larregain est heureuse de vous faire part de la naissance d'Ethel, troisième enfant de M. et Mme Riberolles, petite-fille du général Sore-Larregain.

— Le capitaine Pfirrmann a la joie de faire part de la naissance de son petit-fils Axel au foyer d'Erik et Isabelle Pfirrmann.

Aux parents et grands-parents, « La Koumia » adresse ses chaleureuses félicitations.

MARIAGES

— Le colonel et Mme Robert Bordes nous font part du mariage de leur fille Chantal avec le lieutenant René Colombat, le 12 décembre 1981, à Lyon.

— Catherine Jolivet, avec M. Gildas Godivier, le 26 septembre 1981 à Compreignac.

— Le baron et la baronne de Langlade font part du mariage de leur neveu, le comte François-Xavier Boyer de Latour du Moulin, avec Mlle Anne Guillet.

— Le colonel Louis Malga, M. et Mme Louis Crescenzo font part du mariage de leur petite-fille et fille Marie-Christine, avec M. René-Georges Querry, le 3 octobre 1981 à Paris.

A tous, « La Koumia » présente ses chaleureuses félicitations et ses meilleurs vœux de bonheur.

DÉCÈS

Nous avons la peine d'annoncer le décès

- de Mme Pierre Boutin, à Doué-la-Fontaine, le 22 octobre 1981 ;
- du lieutenant-colonel Louis de Chasteignier de La Rocheposay, à Mérignac, le 30 mai 1981 ;
- de Mme Ferron, belle-mère du colonel Georges Jacquinet, le 20 octobre 1981 ;
- de l'adjudant-chef André Fleck, le 23 juillet 1981 ;
- de Mme Pierre Gauthier, épouse du colonel Pierre Gauthier, à Saint-Germain-en-Laye, le 1^{er} septembre 1981 ;
- de M. Robert Génicot, à Paris, le 14 novembre 1981 ;
- de l'adjudant-chef Eugène Grolade, à Loizé, le 17 janvier 1981 ;
- du commandant Robert Huon, le 20 octobre 1981 ;
- d'Alain Legrix, fils de notre ami Pierre Legrix. Les obsèques ont eu lieu à Scionzier (Haute-Savoie). Les anciens du goum de Ksiba, MM. Nonnefoy, Donato et Genoud ont tenu à apporter à leur camarade la présence de l'esprit « goum » en ces pénibles moments. Ils ont retrouvé, à Scionzier, Mme Duferre, ancienne propriétaire de l'Hôtel Henri-IV à Ksiba et retraitée dans l'Ardèche ;
- de Suzanne, fille d'Henri Lhospied, à Anglet, le 28 août 1981, à la suite d'une maladie implacable. Née à Aknoul le 11 février 1945, elle était la filleule de notre ami Duhoo et mère de deux enfants de dix et treize ans ;
- de M. Raoul Montaud, à Nice, en septembre 1981, journaliste bien connu au Maroc et dont le livre « Les oubliés du Tocsin » a été l'objet d'une note de lecture dans le bulletin de septembre 1980 ;
- de l'adjudant-chef Antoine Pedra, à Perpignan, en septembre 1981 ;
- de Mme Marie Planchard, mère de Robert Planchard, ami des Goums ;
- de Mme Thomas, sœur de M. Duhamel, à Toulon, le 14 mai 1980 ;
- du colonel Charles Tivolte, à Gassin, le 23 septembre 1981. La Koumia était représentée aux obsèques du colonel Tivolte par le général J. Wartel et par le colonel Jacques Montjean qui évoqua la mémoire du disparu ;
- de l'adjudant-chef Jacques Winter, à Paris, le 28 septembre 1981.

A toutes les familles en deuil, « La Koumia » adresse ses affectueuses condoléances.

DISTINCTIONS — PROMOTIONS

- L'adjudant-chef Marius Lafleur des Poids a été promu chevalier de la Légion d'honneur.
- L'adjudant-chef Marcel Faye a été promu chevalier dans l'ordre de l'Education civique (délégation des Armées) — promotion du 11 novembre 1981. Cette décoration lui a été remise par le Grand Chancelier de l'ordre, le 20 novembre 1981, à Viroflay.
- Le chef d'escadrons François Delhumeau nous fait part de sa promotion au grade de lieutenant-colonel. Cette promotion est annoncée en même temps que la naissance de ses trois enfants : Pierre-Guillaume, Pauline et Jean-Hugues.
- M. Hubert Courvoisier est heureux d'annoncer que son fils René, né à Meknès le 7 mars 1944, alors qu'il se trouvait en Italie avec le 3^e G.T.M., se trouve actuellement à Tahiti. Le lieutenant de vaisseau René Courvoisier vient d'être promu capitaine de corvette pour prendre rang du 1^{er} octobre 1981.

« La Koumia » adresse ses chaleureuses félicitations aux nouveaux promus.

IN MEMORIAM

Robert Génicot

M. Robert Génicot nous a quittés le samedi 14 novembre, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, aussi discrètement qu'il avait vécu.

Ses obsèques ont été célébrées le 19 novembre 1981, en l'église Notre-Dame-des-Champs, à Paris. La Koumia était représentée par son président, le général Feaugas, M. le ministre Augarde et M^e Réveillaud.

Peintre de talent, professeur aux Arts appliqués, il avait obtenu le prix « Maréchal-Lyautey » qui lui avait valu d'être chargé de décorer le palais de l'Assemblée de l'Union française.

Pour remplir cette mission, il avait effectué plusieurs séjours au Maroc, cherchant à trouver dans le bled son inspiration et nombreux sont ceux d'entre nous qui ont eu la chance de l'accueillir. Il apportait, dans l'isolement du bled, la joie de vivre qu'exprimait son pinceau et son extrême délicatesse en faisait un hôte toujours apprécié.

Il y a quelques mois, il avait fait don à notre musée de son importante collection d'œuvres marocaines et nous avons eu le plaisir de l'accueillir à la réunion du 22 octobre 1980 de la section de Paris, durant laquelle lui avait été remise la Koumia de vermeil.

Durant l'été, il avait profité de son séjour en Dordogne pour passer quelques heures chez moi avec son épouse et nous avons, à cette occasion, ravivé bien des souvenirs.

Que son épouse et ses enfants veuillent bien trouver ici l'expression de nos très amicales condoléances et l'assurance que le souvenir de M. Génicot, déjà bien vivant au musée de Montsoreau, le restera également dans nos cœurs.

M. Génicot était chevalier de la Légion d'honneur et officier du Ouissam alaouite.

André FEAUGAS.

Colonel Marcel Guille

Le colonel Marcel Guille nous quittait le 21 mai 1981. Son décès a été mentionné sur le bulletin de juillet 1981. Rien ne laissait prévoir le mal qui l'a atteint et qui ne pardonne pas.

A la levée du corps, le 25 mai en la chapelle de l'hôpital de La Tronche, à Grenoble, la Koumia était représentée par les colonels Saulay, de Leyris, Magnenot, Girollet. Le colonel Pierre Tanant, délégué du Souvenir français prononça l'éloge funèbre.

L'inhumation eut lieu à Saint-Alban-d'Hurtières, son village natal : toute la population, où il ne comptait que des amis, était venue lui témoigner sa sympathie et remplissait l'église. Les anciens combattants et leurs drapeaux de la section locale, dont le colonel Guille était le président d'honneur, encadraient le cercueil drapé des couleurs nationales. Le président devait dire toute l'affection que lui portait son camarade de section.

Né le 7 décembre 1907, la carrière militaire du colonel Guille débute en 1928. A sa sortie de l'Ecole militaire de l'infanterie, il choisit le Maroc où, après le cours des Affaires indigènes en 1937, il est adjoint, puis chef par intérim, du bureau du cercle du Haut Ouerrha.

En 1944, il quitte Taounate, est successivement commandant du goum-dépôt du 3^e G.T.M. à Sefrou, adjutant-major au 22^e Tabor marocain, avant de prendre le commandement du 101^e Goum du 3^e Tabor, avec lequel il participe à la campagne de France. A son retour au Maroc, en août 1945, il est affecté au contrôle régional de la mehalla chérifienne de Fès puis au secrétariat de la région de Fès. Le 16 février 1947 il est chef du bureau du cercle de Bou Denib, puis adjoint au directeur du cours des A.I. à Rabat en 1948, à l'issue duquel il rejoint son nouveau poste de chef de bureau du territoire de Sefrou le 1^{er} août 1951. En 1955, à la tête du 8^e Tabor marocain, il est en Algérie, à Batna. Rapatrié sur le Maroc un an après avec son unité, il est successivement adjoint à la délégation du haut commissaire à Rabat (organe liquidateur des goums à Skrirat), à la gestion et administration des Forces armées royales à Rabat puis à l'ambassade de France dans cette même ville. Le 20 février 1958 il prend le commandement du 2-43 R.I., en renfort provisoire au Maroc, puis en opérations en Algérie à Tizi n'Bechar et Ain Abessa, avant d'être affecté à l'E.-M. du secteur de Constantine le 1^{er} septembre 1959.

Admis dans le cadre spécial des troupes métropolitaines en juillet 1961 il quitte le Maroc en fin 1962, rejoint son nouveau poste à l'E.-M. de la subdivision militaire de la Haute-Loire le 3 janvier 1963. Le 4 décembre 1965, il est admis à faire valoir ses droits à pension de retraite et d'ancienneté.

Il était commandeur de la Légion d'honneur et du Ouissam alaouite, titulaire de la croix de guerre 1939-1945 avec palmes, de la croix de la Valeur militaire.

Un ami très proche et de longue date du colonel Guille écrira : « Ce qui figure nulle part, états de service ou autres, c'est sa grande bonté et son sens de l'amitié. »

Nous renouvelons à Mme Guille l'expression de nos sentiments de profondes condoléances, qu'elle soit assurée de la sympathie que les membres de la Koumia portaient à son mari, le colonel Guille.

Joseph MAGNENOT.

Raoul Montaud

RAOUL MONTAUD N'EST PLUS

Nous avons appris avec beaucoup de peine la mort de Raoul Montaud, décédé voici quelques semaines en France où il s'était retiré.

Qui, à Rabat, ne connaissait Raoul Montaud ? Sa haute silhouette, son sourire désarmant, sa gentillesse, son inlassable ardeur à se mettre au service des uns et des autres lui valaient une grande popularité.

Journaliste à la *Vigie marocaine*, puis à *Maroc-Soir*, créateur et animateur de nombreuses manifestations culturelles et artistiques, Raoul Montaud se dépensait sans compter. Président de l'Association des provinces françaises, créateur et président des Amis des arts, les « Trois A » comme on l'avait baptisé, il provoquait et organisait conférences, expositions, rencontres à l'échelon national et international, sans jamais se lasser ni se décourager.

Dans sa profession il a toujours mené le bon combat et fut un guide précieux pour les jeunes gens attirés par la noble et difficile carrière de journaliste.

A tous ceux qui l'ont connu il laissera le souvenir d'un homme probe et sincère, curieux de tout et qui aurait pu prendre à son compte la célèbre devise des scouts : « Toujours prêt ».

(*Maroc-Soir* du 12 octobre 1981.)

Adjudant-chef Tony Pedra

Journal « l'Indépendant », du samedi 5 septembre 1981 : « Les rescapés du 3^e Tabor marocain et des colonnes Charton - Lepage (Tonkin) font part avec douleur du décès de leur compagnon l'adjudant-chef Tony Pedra, héros obscur des combats de Cao-Bang et Dong-Khe, décoré de la médaille militaire pour son attitude héroïque lors du repli de la R.C. 4 Nord en octobre 1950. Ses amis le pleurent et vous demandent de prier pour le repos de son âme. »

Né le 4 juillet 1923 à Clair, petite commune du canton de Saint-Laurent-de-Salanque, Antoine Pedra était le type même du Catalan, dont il pratiquait la langue avec dextérité et élégance ; sa corpulence, ses traits, sa façon de s'exprimer étaient l'image même d'un fils de ce pays qui a donné tant de ses enfants à la France.

Engagé pour trois ans le 13 novembre 1941 à Montpellier au titre du 1^{er} R.T.M., il rejoint rapidement El Hajeb où il est affecté à la 12^e compagnie, il y poursuit son instruction militaire jusqu'au début de 1943 ; le 6 février il rejoint le 3^e R.T.M. à Meknès où il assure, comme caporal, pendant un an et demi, l'instruction des jeunes tirailleurs. Volontaire pour le C.E.F.I. il est dirigé sur Naples et affecté au 4^e R.T.M. avec lequel il participe aux combats dès le 19 mai 1944. Il est affecté alors, sur sa demande, aux Goums marocains le 7 juin 1944 et rejoint le 1^{er} G.T.M. à Ajaccio le 23 juillet 1944. Il fera toute la campagne avec ce groupement de tabors (Corse - France - Allemagne), il sera cité deux fois, le 12 octobre 1944 à l'ordre du régiment et, le 25 janvier 1945, à l'ordre de la division. C'est l'armistice, puis l'occupation. Il est nommé sergent en Allemagne le 1^{er} juillet 1945, trois jours avant l'anniversaire de ses vingt-deux ans.

Rentré au Maroc, Antoine Pedra, Tony pour ses camarades, va chercher à se spécialiser et les stages vont se succéder : B.C.S. d'infanterie, brevet 151-Trans., puis 251-Trans. En définitive, ce sont les transmissions qui vont l'emporter. Le 3^e Tabor est en formation aux Aït Issehaq, destination : Tonkin. Tony est affecté, le 14 novembre 1948, comme chef du service transmissions du tabor au G.C.A. et sous les ordres du capitaine René Puidupin, commandant le goum.

Il va se lier, là, d'une indéfectible amitié qui, réciproquement, l'accompagnera jusqu'à la tombe, pour un jeune camarade du 4^e Goum, sergent à l'époque et dont la fille deviendra par la suite la filleule de notre ami.

Débarqué au Tonkin le 17 juin 1949, le tabor engagé pour peu de temps dans le delta, rejoint rapidement la zone Nord-Est et la route coloniale n° 4. Il prend ses quartiers à Na Cham, fief du célèbre capitaine Matteï, de la Légion, qui commande alors ce quartier. Le G.C.A. est logé à la citadelle. Très vite, ce sont les engagements sérieux, en particulier les combats de Lung Phai, ouverts de route, ravitaillement des postes et embuscades se succèdent. Les transmissions du tabor sont à toutes les sauces. Tony Pedra est nommé sergent-major le 1^{er} janvier 1950, puis cité à l'ordre de la brigade le 21 août. Arrivent septembre, octobre, les mois maudits pour les trois tabors du Tonkin et le G.T.M.E.O. L'attitude héroïque de notre ami lors des combats faisant suite au repli de la garnison de Cao Bang, lui vaudra d'être décoré de la médaille militaire et cité à l'ordre de l'armée. Ces nouveaux titres de guerre lui seront remis par le général Juin en personne à Do Son en décembre 1950 sur le front des troupes constituées uniquement par les rescapés des trois tabors décimés en octobre.

Le 3^e Tabor, rentré au Maroc, est dissous. Notre ami est affecté, le 1^{er} septembre 1951, au 26^e Goum à Rich, capitaine Mikcha, lieutenant Montalt, adjudant-chef Ottavi, il retrouve là avec joie un ancien du 4^e Goum qui vient de rentrer de captivité chez les Viet, le sergent-major Fouillen, comptable du 26^e. Que de soirées ils passeront à évoquer ce lointain Tonkin et les calcaires de Dong Khe et de Lung Phai !

Tony a vingt-huit ans, il est toujours célibataire. Chaque fois qu'il le peut, il descend à Meknès où, au bar « Le Novelty », rue de Nice, rendez-vous des gumières, il retrouve son fidèle ami Dédé Matore, du 4^e goum d'El Kebab, frère du propriétaire. Il fait alors la connaissance de Madeleine, qui va devenir sa compagne des bons et des mauvais jours. Elle gère l'hôtel de Nice, bel établissement neuf qui vient d'ouvrir près du « Novelty ». Elle habitera Rich après leur mariage, puis ils tiendront ensemble le bar du Club nautique à Rabat.

1956. — L'indépendance du Maroc, la dissolution des goums, Tony Pedra fait partie de la garde d'honneur du drapeau des Goums à la messe du Souvenir à Rabat-Salé ; il été promu adjudant le 1^{er} avril 1952, adjudant-chef le 1^{er} avril 1956, et il rejoindra le dépôt des isolés de Versailles le 15 janvier 1957 et sera rayé des contrôles de l'armée active le 15 mars 1958, après seize ans et quatre mois de service.

Depuis 1955 il est chevalier dans l'ordre du Ouissam alaouite.

L'année 1958 est pour Tony et Madeleine Pedra le point de départ d'une nouvelle existence, ils gèrent successivement plusieurs brasseries importantes à Versailles, tout d'abord, où le mal du pays se fait sentir. C'est alors Montpellier, puis, enfin, le retour au pays catalan avec cette grande brasserie de Perpignan. Mais leur vraie voie, ils la trouveront à la tête de ce grand établissement de Port-Barcarès (village), le « Casabianca », où, face à la Méditerranée, les anciens goumiers aimaient venir retrouver leur ancien camarade de combat du C.E.F.I. et de la R.C. 4.

C'est là qu'un matin va résonner la première alerte, il faudra tout laisser pour l'hôpital de Montpellier où le professeur Nègre va tenter l'opération du cœur qui sera une réussite ! Après de nombreux séjours en centre hospitalier, notre ami peut enfin regagner Perpignan mais sous surveillance médicale constante ; toute activité lui est interdite, ce qui n'est pas facile !

Il y a presque deux ans, c'est une nouvelle alerte, chacun pense à une bénigne affection de la vessie, Hélas ! sa compagne apprend avec stupeur que son mari est, sauf miracle, irrémédiablement condamné car il est atteint du mal du siècle. Ses compagnons sous-officiers des Goums suivront son calvaire, vivant cette dernière année avec lui grâce à un véritable relais téléphonique animé, depuis Draguignan, par notre frère d'armes, Dédé Matore, l'ancien d'El Kebab, l'ami le plus cher de Tony.

Grâce à lui, en ce lundi 7 septembre ils étaient six, ceux du 3^e Tabor de Lang Son, de Na Cham, de Cao Bang pour porter à l'épaule le cercueil de leur camarade jusqu'à son tombeau provisoire dans ce cimetière des Vernets à Perpignan. Ils avaient nom : Matore, Mammari, Duchamp, Devin, Genoud (4^e Goum) et Aubert (36^e Goum). S'étaient joints à l'hommage funèbre les adjudants-chefs (e.r.) Klopp, Vuillecard et Savin, anciens des goums, Pierre Hetzel, du 11^e Choc et de nombreux S.O.R. de Perpignan.

Il est dans la vie des concours de circonstances qui appellent à la réflexion et à la méditation, ainsi :

- Début août, Tony faisait part à un camarade de l'émotion qu'il avait ressentie en apprenant le décès du colonel Adam et à quel point il avait regretté que son état de santé ne lui ait pas permis d'assister à ses obsèques. Or, depuis le 7 septembre, le corps de notre ami repose dans le même tombeau qui a servi de sépulture provisoire au colonel Adam jusqu'à ces derniers mois.
- Ce n'est pas non plus sans émotion que nous avons pu remarquer que sur les six camarades portant en terre leur compagnon, trois avaient été décorés de la médaille militaire à ses côtés en décembre 1950 pour les mêmes faits d'armes.

**

Le président et les membres de la Koumia s'inclinent avec respect devant la douleur de la famille et des amis de celui qui reste l'un des leurs, ils les prient d'agrèer leurs très vives condoléances ainsi que l'expression de toute leur compassion.

Adjudant-chef GENOUD.

A l'issue de la cérémonie funèbre, les sous-officiers des goums et leurs familles se sont rendus en délégation sur le caveau du colonel Robert Adam, où ils se sont recueillis pendant un long moment.

Colonel Charles Tivolle

Un grand ancien de notre « maison » vient de nous quitter : le colonel Tivolle est décédé à Marseille le 24 septembre 1981. Avec lui disparaît un des derniers officiers de l'« équipe » Chardon de ce territoire de Ouarzazat, dans lequel il passa la plus grande partie de sa carrière, aux A.I. et aux goums.

Saint-cyrien de la promotion du Souvenir, 1921-1923, le sous-lieutenant Tivolle est affecté, à sa sortie de l'Ecole, à Verdun, puis à l'Armée du Rhin, au 97^e régiment d'infanterie alpine, à Düsseldorf puis à Ludwigshafen. Mais le Maroc l'attire et, en octobre 1925, il se fait affecter au 2^e Etranger, à Meknès, avant de passer au service des Affaires indigènes en 1927.

Affecté à Tizi Ousli, sur le front nord, à sa sortie du cours, il commande le 16^e goum jusqu'en 1929 et franchit ensuite le Grand Atlas pour rejoindre le poste de Foug Zguid où il commande le 35^e goum, de 1931 au début de 1932. Dans le courant de cette même année, il est affecté au poste d'Imiter où il prend le commandement du 14^e goum. A la tête de ce goum, il participe aux opérations de Talmest dans le cercle d'Azilal, sur le versant nord de l'Atlas. Pour rejoindre le groupe mobile, le 14^e goum prend l'itinéraire le plus court : remontant la vallée de l'Assif M'goun, il franchit l'Atlas au Tizi n'Ait Imi, 2.910 mètres d'altitude, à l'est de l'Irhil M'goun, 4.070 mètres, participe aux opérations et rentre à Imiter par le même chemin, après la dislocation de la colonne.

Le capitaine Tivolle reprend le commandement du poste et du 35^e goum à Foug Zguid de 1933 à 1934 et est nommé chef du bureau de Tazenakht en 1934. Il reste dans ce poste du sud du Sarhro jusqu'en 1937, date de son rapatriement.

Affecté au 6^e R.T.M. à Verdun, il participe avec ce régiment à la première partie de la guerre et est grièvement blessé à la main droite le 13 septembre 1939. Il rejoint alors le dépôt du régiment à Bourg-en-Bresse.

Lorsque l'offensive allemande se déclenche, en mai 1940, il prend le commandement d'un bataillon de marche constitué avec les éléments du dépôt du régiment et participe, avec cette unité de fortune, aux combats retardateurs qui le mèneront à Tullins et à Veurey, près de Grenoble, d'où il pourra, in extremis, rejoindre le Maroc et Marrakech avec ses tirailleurs.

Réintégré au service des Affaires indigènes, le chef de bataillon Tivolle est affecté d'abord au cercle de Goulmima, puis au bureau du territoire à Ksar es Souq, avant de prendre le commandement du cercle de Ouarzazat en 1946. Il conservera ce commandement jusqu'en 1956, date de la proclamation de l'indépendance du Maroc, date aussi de la mise à la retraite du lieutenant-colonel Tivolle, qui devait être promu colonel dans la Réserve.

C'est là que je l'ai connu, alors que je commandais le cercle du Dadès-Todrha à Boumalne et que Jouin commandait à Zagora. Le territoire était, alors, aux ordres du colonel de Fleurieu et nous avons constitué, avec Stemler qui m'a remplacé en 1955, la dernière « équipe » du Ouarzazat, dont les figures les plus belles, depuis sa création en 1931, s'appellent Chardon, Spillmann, Saint-Bon, Paulin, Hübschwerlin, Laennec, Sieurac, du Plessis de Grenedan, Bearpaire, Tuder, Bertiaux, Pommier, Bel Madani, Cramailh, Ithier et tant d'autres dont les noms ne me viennent pas à la mémoire à l'instant où j'écris ces lignes... Que d'ombres dans cette liste, que le colonel Tivolle a maintenant rejointes...

Cet officier d'Affaires indigènes, ce commandant de goum, était doué de qualités humaines exceptionnelles, dont les deux plus éminentes me paraissent être un solide bon sens et surtout une profonde bonté fondée sur une expérience des hommes, français ou marocains, qui le faisaient estimer de tous.

Commandeur de la Légion d'honneur, titulaire des croix de guerre des T.O.E. et de 1939-1945, le colonel Charles Tivolle fut, tout au long de sa carrière, un homme de devoir, un « soldat », au sens le plus élevé du terme.

Nous présentons à sa famille, à ses neveux et nièces, nos condoléances attristées, en les assurant que nous conserverons la mémoire de leur oncle avec celle de tous les nôtres, qui nous ont précédés dans la paix du Seigneur.

Meylan, 26 septembre 1981.

Jean SAULAY.

Jacques Winter

Notre ami et porte-drapeau Jacques Winter nous a quittés aussi discrètement et calmement qu'il avait vécu.

Né en 1909 à Neuilly-Plaisance, Jacques, après sa scolarité, avait appris le métier de boucher. Mais attiré par l'aventure il s'engage dès 1929 au 3^e régiment de Spahis marocains à Meknès. En 1932, le brigadier Winter est affecté au 1^{er} Goum. Sa conduite au feu lui vaut une citation aux combats du Koucer en 1933, le galon de brigadier-chef, puis celui de maréchal-des-logis. En 1936, il passe dans le corps des sous-officiers de carrière. A la mobilisation, le maréchal-des-logis-chef Winter passe au 101^e, puis au 30^e et au 234^e goums. Mis en congé d'Armistice, il est recruté comme agent titulaire de 2^e classe pour l'encadrement des mehallas chérifiennes, au 96^e Goum. Réintégré en 1942 dans l'armée pour continuer à servir dans les goums, il arrive au 2^e G.T.M., 6^e Tabor, 11^e Goum comme adjudant en 1944. Il fait les campagnes de France et d'Allemagne, au cours desquelles sa conduite au feu lui vaudra trois citations dont une à l'ordre du corps d'armée. La médaille militaire et le grade d'adjudant-chef sanctionnent sa brillante manière de servir. Rentré au Maroc, il termine sa carrière militaire au 19^e Goum à El Ayoun du Draa en août 1948.

Civil, il entre comme fonctionnaire à la direction de l'Intérieur du Maroc jusqu'en 1965, étant en poste à Taroudant puis à Casablanca. Il rentre alors en France et, jusqu'en 1974, travaille comme comptable au Service du matériel, à Satory.

En 1973, il remplace le regretté Louis Roustan comme porte-drapeau et membre du conseil d'administration de la Koumia. Mais, comme il ne peut rester inactif, il s'occupe de gardiennage (chef de poste de sécurité), dans divers établissements parisiens. Il assiste régulièrement à nos réunions et n'hésite pas à venir nous aider pour les tâches occasionnelles et urgentes, surtout pour la confection des bandes de notre bulletin.

Son décès brutal a plongé dans l'affliction son épouse et son fils, dont nous partageons la peine et nous pouvons leur assurer que nous gardons de Jacques Winter le souvenir d'un sincère et fidèle ami. Adieu, Jacques !

Henry MULLER.



DESCENDANTS

PROCÈS-VERBAL DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 20 OCTOBRE 1981

Normalement convoqués par le président, les membres du conseil d'administration de l'Association des Descendants se sont réunis le mardi 20 octobre 1981 à 18 heures au Cercle Napoléon, 1, place Baudoyer, Paris (4°).

Étaient présents les administrateurs suivants : Mmes de Lignières, Hovasse, Mlle Guignot ; MM. B. de Latour, Bertiaux, Coudry.

Avaient envoyé leur pouvoir : MM. Pasquier, Carrère.

Le conseil étant au complet, il peut valablement délibérer.

Le président et les membres du conseil sont heureux d'accueillir les nouveaux administrateurs nommés par l'assemblée générale de Strasbourg : Mlle Antoinette-Marie Guignot et le lieutenant-colonel Jean Bertiaux.

Comme le prévoit le règlement intérieur de l'association, les membres du conseil autorisent Mme Roustan, mère de Didier (descendant-sociétaire), à assister aux délibérations et la remercient de sa présence.

Le président ouvre la séance et donne lecture de l'ordre du jour.

Les décisions prises au cours de l'assemblée générale des 30 et 31 mai dernier, et les votes émis par les sociétaires, imposent au conseil un vote destiné à procéder à la nomination de la secrétaire générale, en remplacement de Mme de Lignières.

A l'unanimité des membres présents ou représentés, le conseil élit Mlle Antoinette-Marie Guignot au poste de secrétaire générale.

Mme de Lignières passera ses consignes et remettra les documents et fichier qu'elle détient à Mlle Guignot, dès que possible.

La nouvelle secrétaire générale, dont le dynamisme et l'esprit d'entreprise ont été remarqués, est prête à assumer des fonctions délicates et prenantes, dans le meilleur esprit de la tradition Koumia. Mlle Guignot se met immédiatement au travail en recueillant les notes nécessaires à la rédaction du procès-verbal du conseil.

Les membres du conseil élisent à l'unanimité Mme de Lignières comme vice-présidente de l'association. Cette nomination attendue permet de rétablir un peu l'équilibre dans la répartition des postes entre les descendants et les descendantes.

Le président et les membres du conseil adressent leurs félicitations à Mme de Lignières et à Mlle Guignot.

Le lieutenant-colonel Jean Bertiaux, nommé administrateur au cours de l'assemblée générale de Strasbourg, est élu membre du bureau du conseil d'administration à l'unanimité des membres présents ou représentés.

M. Jean Bertiaux indique qu'il sera beaucoup plus disponible, pour animer l'Association, puisqu'il vient de quitter l'Armée depuis une quinzaine de jours. Le président remercie M. Bertiaux et souhaite qu'il puisse participer activement à la vie de l'Association. Les relations que le lieutenant-colonel Bertiaux a nouées avec les officiers marocains, pendant son long séjour à l'Ecole d'élèves officiers de Dar Beida, seront certainement très utiles dans le rapprochement que nous espérons réaliser avec les descendants marocains.

Le président aborde le point 2 de l'ordre du jour relatif au compte rendu des assemblées générales ordinaire et extraordinaire des 30 et 31 mai dernier.

Un procès-verbal de ces assemblées est paru dans le bulletin *la Koumia* n° 81 de juillet 1981. Tous les sociétaires ont pu en prendre connaissance.

Le président rappelle les points principaux de ce procès-verbal, en particulier il donne les noms des administrateurs composant le conseil d'administration et son bureau :

- Georges B. de Latour, deux ans de mandat à remplir. Président. Membre du bureau.
- Jean-François Carrère, deux ans de mandat à remplir. Administrateur.
- Robert Coudry, deux ans de mandat à remplir. Vice-président. Membre du bureau.
- Michel Pasquier, deux ans de mandat à remplir. Trésorier. Membre du bureau.
- Francine de Lignières, quatre ans de mandat à remplir. Vice-présidente. Membre du bureau.
- Maëva Hovasse, quatre ans de mandat à remplir. Secrétaire générale adjointe. Administrateur.
- Antoinette-M. Guignot, quatre ans de mandat à remplir. Secrétaire générale. Membre du bureau.
- Jean Bertiaux, quatre ans de mandat à remplir. Administrateur. Membre du bureau.

La lecture du procès-verbal n'appelle pas de remarque particulière de la part des membres présents. Ce procès-verbal est adopté et il sera présenté pour approbation à la prochaine assemblée générale.

Mme Hovasse, qui était présente à l'assemblée générale de Strasbourg où elle était venue avec son père, le commandant Escolle, et son mari le docteur Hovasse, évoque la réussite de cette assemblée générale et l'ambiance particulièrement joyeuse qui régnait parmi les descendants présents. Ce voyage à Strasbourg lui a permis de retourner avec son père à Donaueschingen, aux sources du Danube, où elle a passé une partie de son enfance.

Les points 3 et 4 de l'ordre du jour sont alors abordés.

Le président exprime son immense regret d'avoir été dans l'obligation d'abandonner le projet de voyage au Maroc des descendants qui s'annonçait sous les meilleurs auspices, sa préparation ayant été menée à bien tant en France qu'au Maroc, pour un prix très abordable. Le président exprime ses bien vifs remerciements à tous ceux qui avaient participé activement à la mise sur pied de ce voyage. Il assure qu'il n'y a pas lieu de se décourager et qu'il faut dès maintenant organiser un prochain voyage des descendants au Maroc dans le courant de l'année 1982.

Mlle Guignot, qui s'était chargée, avec Mme de Lestang, du transport et de l'organisation du séjour au Maroc, fait part de la nécessité de fixer très vite les conditions du voyage et du séjour.

En effet, il est indispensable que les descendants puissent déterminer à l'avance les dates de leurs congés et prendre leurs dispositions sur le plan

familial et matériel. D'autre part, les agences de voyages doivent connaître, dans les meilleurs délais, le nombre de participants pour pouvoir fixer leur prix.

D'un commun accord, les membres du conseil décident d'adopter le même programme de voyage que celui fixé pour 1981 et dont le détail a été donné dans le bulletin n° 81 paru en juillet 1981.

Les dates fixées sont celles du vendredi 2 avril pour le départ et du samedi 17 avril 1982 pour le retour du Maroc.

Les candidatures à ce voyage devront être envoyées avant le 30 janvier 1982 à la secrétaire générale, Mlle Ant.-Marie Guignot, 12, rue de l'Université, 75007 Paris. Tél domicile : (1) 260-29-98. Tél. bureau : (1) 723-61-51.

Le président et les membres du conseil espèrent la complète réussite de ce voyage et demandent aux descendants intéressés de s'engager de façon définitive.

Le général Feaugas a fait part au président de la possibilité éventuelle d'organiser un voyage qui serait commun aux anciens et aux jeunes.

Après discussion, les membres du conseil retiennent cette idée qui faciliterait le regroupement d'un plus grand nombre de participants. Cependant, ils souhaitent qu'une partie du programme soit réservée aux anciens et une autre partie aux descendants avec des retrouvailles en des points donnés du parcours.

En ce qui concerne la vie de l'association, le président annonce l'enregistrement de 266 descendants-sociétaires.

Il indique que des retards sont constatés dans le règlement de la cotisation de l'année 1981. Il invite les 50 retardataires à se mettre en règle sans tarder. Ces derniers pouvant, en même temps, régler leur cotisation de l'année 1982.

Il fait appel à tous les descendants pour leur demander de régler la cotisation 1982 dès la fin de l'année en cours et, au plus tard, dans les premiers mois de 1982.

Le président et son épouse ont eu le plaisir de participer à plusieurs réunions de section. Avant de quitter la Bretagne pour Salon-de-Provence, ils ont assisté à la réunion de la section Koumia de l'Ouest, au cercle naval de Brest, le 12 septembre dernier. Ils ont pu constater que les traditions bien connues de l'hospitalité de la Royale étaient toujours scrupuleusement respectées. Cette réception digne des grands maîtres de la restauration, tant du point de vue culinaire que de celui du service, nous honore tous. Il est rassurant de savoir que certaines traditions militaires se maintiennent encore dans la Marine car, il faut bien le dire, nous perdons un peu l'habitude de réunions marquées par la classe et la distinction.

Le colonel Guignot, président de la section de l'Ouest, n'a pas manqué, dans son allocution, de remercier la Marine de son accueil. Celle-ci était représentée par un descendant, le lieutenant de vaisseau Hervé Esmilaire, fils du regretté lieutenant-colonel Esmilaire. Cet officier de Marine, naviguant à bord d'un sous-marin nucléaire, a fait part de certains aspects intéressants de sa vie sous-marine.

A la demande du président, le lieutenant de vaisseau Hervé Esmilaire rédigea un article pour un prochain bulletin de la Koumia.

Assistaient à cette réunion de Brest, Mlle Ant.-Marie Guignot, le lieutenant de vaisseau et Mme Hervé Esmilaire, le commandant et Mme B. de Latour.

La plupart des descendants de la section Ouest invités, regrettant de ne pouvoir venir, s'étaient excusés auprès du colonel Guignot.

Peu de temps après leur arrivée à Salon-de-Provence, le président des descendants et son épouse avaient le plaisir de retrouver les très bons amis de la section de Marseille, au cours d'une réunion au quartier du 1^{er} R.E.C. à Orange, le 18 octobre dernier.

Ont participé à cette réunion, les descendants suivants : Mlles Duhoo, Potier, Mamelonay et M. et Mme B. de Latour.

S'étaient fait excuser : le Dr et Mme Bossan, le capitaine et Mme M. Boudet, Mlle Karine Dubus, le Dr et Mme Tristan Dubus, Mlle Béatrice Coudry, M. et Mme Jacques Feaugas, M. et Mme Delcamp, née Monique Arbola, M. et Mme Henri Le Roux.

Ces réunions de sections se déroulent toujours dans des conditions très agréables et dans une atmosphère d'amicale et chaude fraternité. Il serait souhaitable que les descendants assistent plus nombreux à ces réunions. Ils pourraient ainsi se connaître et nouer de bonnes relations qui, dans la conjoncture économique difficile que nous traversons, pourraient se prolonger par une entraide entre les descendants et, éventuellement, par des contacts professionnels très utiles.

A ce propos, Robert Coudry, vice-président, signale que sa société recherche un comptable D.E.C.S. ou d'un niveau correspondant, à plein temps, pour 8.000 F mensuels brut. Il est prêt à faciliter le recrutement prioritaire d'un descendant.

Actuellement, quelques descendants sont à la recherche d'un emploi. Par l'intermédiaire de l'association, les descendants situés à des postes de responsabilité devraient pouvoir les aider à retrouver une situation.

Robert Coudry fait remarquer qu'en matière de diffusion de l'information, le bulletin Koumia n'offre pas d'indications permanentes permettant de renseigner les descendants désirant s'adresser à un membre du conseil d'administration de leur association.

Il sera demandé au général Feugas et au colonel Gautier de réserver en permanence une page du bulletin sur laquelle sera mentionnée la composition du conseil et les adresses des principaux responsables de l'association.

Le bulletin Koumia devrait également publier les offres ou les recherches d'emplois.

Mme Renevier (veuve du chef de bataillon Renevier) nous a aimablement fait part de l'invitation faite aux descendants, qui se rendraient en Australie, à rendre visite à sa fille Lise Irvine dont le mari est actuellement ingénieur géologue en Australie. Les descendants éventuellement intéressés sont priés d'écrire à Mme Renevier.

Nous signalons aux descendants et aux membres de la Koumia habitant Bordeaux et sa région que Mme Gonzalès, née Danièle Lasserre (descendante), serait ravie de les servir dans sa boulangerie-pâtisserie, 158, rue Pelleport, 33800 Bordeaux. Tél. : (56) 91-52-78.

Afin de regrouper les descendants par sections régionales, il est rappelé qu'il existe dix sections Koumia auxquelles les descendants doivent se rattacher.

Ces dix sections sont les suivantes : Paris - Ile-de-France, Ouest, Pays de Loire, Sud-Ouest, Marseille, Nice - Côte d'Azur, Corse, Rhône-Alpes, Vosges, Alsace F.F.A.

Le nom des responsables des sections est indiqué ci-après :

- Georges B. de Latour : section de Marseille ;
- Ant-Marie Guignot : section Ouest ;
- Michel Pasquier : section Pays de Loire ;
- Claude Borius : section Rhône-Alpes ;
- Francine de Lignièrès : section Paris - Ile-de-France ;
- Robert Coudry : section Paris - Ile-de-France ;
- Elisabeth Pernoux : section Alsace ;
- Michèle Robert : section Sud-Ouest.

Les sections Vosges, Nice - Côte d'Azur, Corse n'ont pas encore de représentants responsables. Il est demandé aux descendants habitant ces régions de faire acte de candidature.

Le lieutenant-colonel Jean Bertiaux souhaite que les descendants demeurant dans les départements suivants : Aube, Marne, Haute-Marne, Seine-et-Marne, Yonne, Côte-d'Or, Meuse, prennent contact avec lui afin d'organiser des réunions amicales.

Les membres du conseil présents procèdent à un échange de vues sur la vie de l'association et son avenir. Ils estiment, en conclusion, qu'un effort intense doit être porté sur le recrutement de nouveaux descendants. Ils espèrent que les parents feront connaître les adresses de leurs enfants, afin que des contacts

puissent être noués avec eux et qu'ils soient tenus informés de la vie de l'association.

Plus personne ne demandant la parole, le président lève la séance en remerciant tous les membres présents de leur participation aux délibérations du conseil et à l'action qu'ils mènent en faveur de l'association.

Le conseil d'administration était suivi d'un dîner en commun avec les anciens. Dîner excellent et service impeccable où les descendants, nombreux, ont sympathisé dans une ambiance détendue et très fraternelle.

Les descendants dont les noms suivent assistaient au dîner : Mme Abadie, née M.-Th. Carrère, commandant B. de Latour, Mme Chanoine, née Camille Guignot, M. Robert Coudry, M. et Mme Dethomas, née Emmanuelle Guignot, Mme Dubost, née Martine Gautier, Mme Ecorcheville, née Catherine Guignot, capitaine et Mme Enquilabert, née Véronique Pernoux, Mlle Ant.-Marie Guignot, Mme Hovasse, née Maëva Escolle, Mlle Soizik Jouin, Mme Francine de Lignières, Mlle Françoise Mikcha, Mme Jacques Pasquier, Mme Denise Lopez, M. et Mme Rouyer, née Jocelyne Muller, commandant et Mme Nicolas Spillmann, M. Gilles Vizioz.

Le lieutenant-colonel Jean Bertiaux, qui avait un train à prendre, n'a pu assister à ce dîner.

Le bulletin Koumia paraissant au moment des fêtes de fin d'année, le président et les membres du conseil d'administration se font une joie d'adresser à tous les descendants et à leur famille leurs vœux les plus sincères et les plus amicaux de bonheur, de réussite et de santé pour l'année nouvelle.

Le président du conseil d'administration,
Georges BOYER de LATOUR.



ARTICLES DIVERS

Il y a cinquante ans... le Tafilalet...

La promotion de Saint-Cyr 1931-1933, à laquelle appartiennent plusieurs de nos adhérents, dont notre président, a fêté, le 20 octobre 1981, à l'école même, le cinquantenaire de son baptême,

Son nom, « Promotion du Tafilalet », témoigne de l'enthousiasme qu'a soulevé, il y a un demi-siècle chez 450 jeunes garçons de vingt ans, cet épisode de l'action continue menée par la France pour unifier le Maroc dans la paix.

A cette occasion, nous sommes heureux de publier, ci-après, l'exposé fait au Collège militaire de Saint-Cyr, le 11 octobre 1981, par notre adhérent le colonel Georges Bérard que nous remercions de sa collaboration à notre bulletin.

**

1. — Le lent investissement du Tafilalet (voir croquis in fine)

Vaste ensemble de palmeraies situées au pied du Haut Atlas, le Tafilalet est au sommet d'un triangle isocèle dont la base serait constituée par une ligne reliant Casablanca et Oujda et dont la hauteur mesure 300 km et tombe à proximité de Fès.

Il s'étend sur une longueur de 20 km et une largeur variant de 4 à 12 km. Il est traversé par l'Oued Ziz et est bordé à l'ouest par l'Oued Rhéris ; mais ces oueds sahariens ne coulent qu'à l'époque des crues et celles-ci sont rares.

Jadis, c'est au sein d'une vaste palmeraie prospère qui comptait alors 200.000 habitants que se situait sa capitale, Sidjilmassa, grande université médiévale dont le rayonnement s'étendait du lointain Soudan à l'Espagne musulmane. L'histoire du Maghreb a retenu qu'au XI^e siècle de notre ère un ermite de Sidjilmassa a, au nom d'un Islam plus pur, entraîné les seigneurs du désert, les Almoravides, à la conquête de l'Ifriqiya et de l'Espagne califienne. La palmeraie au seuil du désert était alors un centre de vie extraordinaire où se rencontraient les marchands et les caravaniers venus de l'Atlantique et du Soudan, du Niger et de la Méditerranée et où florissait le commerce des esclaves qu'ils ramenaient d'Afrique Noire.

Le Tafilalet était encore, en 1931, sous le protectorat français au Maroc, l'une des dernières taches non encore soumises à l'autorité du Maghzen. Nous y faisons figure de vaincus, après la désastreuse retraite de Tighmart, en septembre 1918, poste que nous avons dû évacuer sous la pression des dissidents. Devant la gravité de la situation, le général Lyautey avait décidé d'évacuer le Tafilalet et de se replier sur Erfoud.

Durant une douzaine d'années le Tafilalet va servir de refuge aux dissidents et de base de départ des djouch dont nous nous opposons difficilement à l'activité pillarde.

Lorsque le général Giraud prend le commandement de la région des confins algéro-marocains, le 1^{er} mars 1930, les directives gouvernementales sont d'isoler le Tafilalet, le souvenir de notre échec sanglant de Tighmart n'étant pas oublié.

En attendant le moment d'intervenir au cœur du Tafilalet, des reconnaissances sont faites à l'est et au sud-est de l'oasis. En février 1930, les postes des Oulad-Zohra et de Ba Hadi sont mis en place et leurs canons pointés sur le cœur de la grande palmeraie leur permettent d'assurer la surveillance nord de celle-ci.

Au début de 1931, le général Giraud resserre l'emprise autour du Tafilalet. Les raids antérieurs sur la hamada ont accoutumé les populations au contact de nos unités. En février, le général descend la rive gauche du Ziz, à la tête d'une colonne : des notables qui appartiennent à une fraction ralliée des Ait Atta se présentent à lui et l'assurent de leurs bonnes dispositions. Le général pousse ensuite la colonne sur Taouz, à 60 km au sud-est : il l'occupe sans coup férir, le 28 février. Les habitants se soumettent tandis que le service des Affaires indigènes entame une forte action politique sur les Ait Khebbache.

Cependant, la conquête du Tafilalet ne peut se faire sans réduire au préalable le bloc des Ait Yafelmane qui occupent la vallée de l'Oued Rheris et ses abords, entre le Tafilalet et le Haut Atlas. Cette vallée abrite les palmeraies du Tadirhoust, du Rhéris, de Tilouine et de Touroug, dont le chapelet trahit la présence bien souvent souterraine, du fleuve saharien. Cette région une fois occupée, les Filaliens ne pourront espérer aucun secours des Ait Morhrad, nouvellement ralliés au Maghzen.

La réduction des Ait Yafelmane de l'Oued Rhéris constitue donc une opération préliminaire qui doit permettre de mener à son terme l'investissement du Tafilalet et de le priver ainsi de l'assistance des tribus voisines.

Vers la fin de 1931, rien n'empêche d'envisager une avance sur l'Oued Rheris : le général Giraud dispose à cet effet de 8 bataillons, 5 escadrons, d'unités motorisées et d'infanterie montée, de 6 batteries, 5 escadrilles. Il constitue cinq groupements dont l'attaque du nord au sud se fera simultanément. Au nord, le groupement Burnol se portera sur Agoudim pour contenir les gens de la montagne. Le groupement Denis doit investir le Tadirhoust. Les tirailleurs du colonel Lenoir doivent occuper le district du Rheris. Les escadrons du colonel Lahure patrouilleront près de Tilouine. Au sud, enfin, venant de Gueffat, le groupement Tarrit occupera l'oasis de Touroug au pied du Djebel Ougnat. A l'aurore du jour J et après une double marche de nuit qui tiendra secrète notre approche, chacun des groupements doit être en face de son objectif.

L'offensive est déclenchée le 18 novembre.

Les résultats sont brillants dans tous les secteurs : au nord, le lieutenant-colonel Burnol réussit à fixer les Ait Yafelmane de l'Amsed et occupe le ksar d'Agoudim. Sa présence en ce lieu garantit la sécurité de l'aile droite des troupes d'attaque ; au sud, Tarrit part de Gueffat et s'empare du Djebel Agni et de Touroug, afin d'interdire aux dissidents de l'Oued Ferkla toute intervention sur l'aile gauche de notre dispositif. L'ennemi accroche le groupement Denis sur la crête qui domine le Tadirhoust, mais il est repoussé après l'entrée en ligne des réguliers ; une deuxième réaction très violente de l'adversaire, au commencement de la nuit, est encore brisée par nos troupes. De son côté, le groupement Lenoir arrive, vers 9 heures, à proximité du bordj de l'Arembo ; durant la préparation d'artillerie, le colonel reçoit une blessure grave due à l'éclatement prématuré d'un obus. La prise de Tifou Nassine, à la suite d'un vif combat, ouvre la palmeraie du Rheris à la colonne.

En fin de journée, nous sommes maîtres du cours moyen du Rheris. Le 19 novembre, les habitants de tous les ksour, depuis Touroug jusqu'au Tadirhoust, sollicitent l'aman. Le 20, c'est au tour des Ait Morhrad. Le 22, la palmeraie de Tilouine fait sa soumission.

Ainsi, du Haut Atlas au Tafilalet, tout le cours du Rheris est en moins d'une semaine pacifié : cette brillante opération a un retentissement considérable dans tout le pays ; 6.500 familles se sont rendues, représentant 40.000 individus. L'investissement du Tafilalet arrive à son terme.

II. — La préparation de l'opération

En même temps qu'il a préparé son bond vers le Rheris et le Tadirhoust, le général Giraud a effectué une série de reconnaissances terrestres et aériennes autour et au-dessus du Tafilalet : elles lui permettent de mettre sur pied un plan détaillé d'opération. Il développe ce plan le 22 novembre 1931 au général Huré, commandant supérieur. Giraud veut profiter de la supériorité numérique

dont il dispose, se servir des excellentes bases que constitueraient, pour les colonnes ayant mission d'encercler le Tafilalet, les postes déjà construits et utiliser au maximum les pistes existantes. Il voit alors la possibilité d'entourer complètement la grande oasis en une seule nuit, d'y pénétrer de vive force et, si les Aït Hammou de Belgacem refusaient de se soumettre, de les détruire avec leur chef.

Le général Huré survole l'oasis à basse altitude et se rend compte de la valeur du plan du général Giraud : non seulement l'opération s'annonce comme réalisable mais il semble bien qu'elle ne doive pas nous coûter des pertes importantes.

« Fallait-il laisser perdre une aussi belle occasion ou fallait-il, au contraire, déclencher l'opération sans tarder en mettant le Résident général et le gouvernement en présence du fait accompli ?

Sans doute une discipline stricte interdit d'entreprendre une telle opération sans une autorisation gouvernementale, mais à quelle discipline dois-je me soumettre ? Le maréchal Lyautey aimait à répéter qu'il y en avait deux, celle des caporaux et celle des généraux ; la seconde ne m'ordonnait-elle pas de prendre la responsabilité d'agir sans en référer à quiconque ? Cette responsabilité, je ne la prends cependant pas, car pour mener à bien la conquête totale du Maroc il me faut avant tout conserver la confiance du Résident et celle du gouvernement et je ne puis pour un succès, si beau soit-il, risquer de la perdre. Je me décide donc, très à regret, pour la discipline des caporaux et demande l'autorisation de procéder à la conquête de la grande palmeraie. » (Général Huré in « La Pacification du Maroc », 1952.)

Dans la note écrite qu'il adresse au Résident général, le général Huré propose de compléter l'opération prévue par une avance dans la vallée du Dra, de façon à y précéder ceux des contingents de Belgacem qui, après avoir échappé à l'étreinte du général Giraud, essaieraient d'aller s'embusquer dans les oasis du Dra. Un poste à Zagora sera bien placé pour arrêter les gens du Tafilalet en fuite et leur interdire l'accès du moyen Dra.

En attendant la réponse du ministère aux propositions transmises par M. Lucien Saint, nos troupes poursuivent activement l'organisation des pays conquis et la construction des pistes. Mais une telle attente n'allait pas sans présenter de graves inconvénients : l'incertitude au sujet des décisions gouvernementales produisait dans les unités du général Giraud un certain malaise. Cette stagnation par contre, exaltait le moral des tribus dissidentes dont les émissaires proclamaient sur les souks que le gouvernement français ne permettrait jamais à ses généraux de s'attaquer au Tafilalet et que tout ce qui avait été fait au Rheris l'avait été contre son gré.

En fait, les incursions ennemies dans nos lignes se multiplient : le 15 décembre 1931, un gros djich Aït Hammou ose s'attaquer à une colonne de police composée de deux de nos goums. Les dissidents sont mis en fuite par le capitaine de Bournazel et laissent sur le terrain des cadavres et des armes ; mais il n'en était pas moins symptomatique qu'un djich ait osé s'attaquer à un détachement de 300 fusils.

Enfin, le 31 décembre, parvient à Rabat l'autorisation tant attendue : d'accord avec le général Giraud ; le jour de l'attaque est fixé au 15 janvier 1932 pour profiter de la pleine lune et laisser aux troupes du nord le temps de venir renforcer le Groupe mobile des confins.

III. — La bataille sous les palmes

Dans son ouvrage « La pacification du Maroc », le général Huré estime que l'opération du général Giraud « constitue un véritable modèle d'opérations en région d'oasis sahariennes et, dans son genre, atteint la perfection. Elle égale ainsi celle qu'avait menée en région semi-montagneuse le maréchal, alors général, Lyautey, chez les Beni-Snassen. »

1. Le terrain.

Le Tafilalet, la « mer de palmiers », comme l'appellent les habitants, affecte grossièrement la forme d'un triangle dont la base mesure environ 12 km et la hauteur 20 km. Les palmiers, pour la plupart atteints du bayoud, sont clairsemés et ne portent que des palmes anémiques ; la végétation arbustive, qui, dans les

palmeraies, forme des taillis touffus, est pauvre et complètement rabougrie. L'oasis n'est qu'insuffisamment irriguée par l'oued Ziz et souffre cruellement du manque d'eau.

La circulation y serait donc facile, si elle n'était gênée par les murs en pisé qui entourent les misérables propriétés des ksouriens et par les séguias, la plupart du temps asséchées, mais souvent profondes, qui constituent de réels obstacles. Murs et séguias permettraient de faciliter la résistance. A l'intérieur, les centres habités sont rares : vers le milieu de la palmeraie les ksour de Riçani, Dar El Baida et Tighmart sont les plus importants, Ksar Riçani est l'habitat et en même temps le P.C. du chérif Belkacem-n'Gadi.

Du côté nord, le Tafilalet est prolongé par les palmeraies du Tizimi que nous tenons et par les postes d'Erfoud et des Ouled-Zora. Sur les trois autres côtés, c'est la Hammada, sans relief très accusé avec son sol parsemé de parpaings, mais coupé, çà et là, de dunes qui rendent la progression pénible.

2. L'adversaire.

Belkacem N'Gadi est le chef, redouté pour sa cruauté autant que par sa bravoure. Il est originaire des Angad, tribu de la région à l'ouest d'Oujda. Il a, à sa disposition, des contingents d'origines très diverses, berbères et arabes du sud, transfuges et déserteurs. Il peut compter sur le concours des Aït Hammou, petite fraction dissidente des Aït Tserouchene, la tribu la plus guerrière du Maroc. Ils sont peu nombreux mais ils comptent faire marcher contre nous la multitude des ksouriens, pauvres gens tyrannisés par le chérif et ses sbires ; pacifiques par nature, ils seront forcés, sous peine de mort, de nous combattre. Ils représentent un effectif de 15.000 à 20.000 hommes, assez mal armés, d'ailleurs.

L'opération s'avère donc délicate, d'autant plus qu'on n'a pas oublié au Tafilalet le désastre de la colonne Doury en 1918 et les ruines de Tighmart, que nous avons dû évacuer la même année, attestent que nous y avons subi un cuisant échec ; aussi le général Giraud va-t-il prendre toutes dispositions pour empêcher, par une manœuvre foudroyante, l'ennemi de profiter de ce complexe de supériorité.

3. Dispositif et ordres d'opération (voir croquis).

Le général Giraud dispose pour l'opération d'effectifs encore supérieurs à ceux mis en œuvre dans l'affaire du Rheris, soit 12.500 hommes et 4.500 animaux. Les troupes devront en une seule nuit encercler la palmeraie tout entière. Certaines d'entre elles y pénétreront sous la protection de l'artillerie du groupe d'opération et de l'artillerie de position d'Erfoud ; elles devront briser toutes les résistances avant que celles-ci aient pu s'organiser, tandis que le gros, réuni dans la région de Megta Sfa, barrera toutes les pistes qui se dirigent vers l'ouest et vers le sud.

Le général Giraud articule son groupe d'opération en six groupements : trois groupements d'encercllement et de réserve, deux groupements d'attaque. Les trois points de concentration des groupements d'encercllement sont Guéffifat pour la lisière ouest, le pont du Ziz au nord d'Erfoud pour la lisière est, Merzouga pour la lisière sud.

- Le groupement H, aux ordres du lieutenant-colonel Cornet, face est.
- Le groupement T, aux ordres du lieutenant-colonel Trinquet, face sud.
- Le groupement K, aux ordres du lieutenant-colonel Denis, face ouest.
- Le groupement R, aux ordres du colonel Lahure, en réserve, derrière le groupement Denis, dans la région de Taguerrount.

Deux groupements d'attaque du Tafilalet, S1 et G, convergent vers Riçani en partant de Sifa et de l'Amerboh ; commandés respectivement par les capitaines Thiabault et de Bournazel, l'ensemble aux ordres du commandant Schmidt.

Outre ces groupements, le groupe d'opérations dispose de 4 escadrilles, dont une d'Algérie. La mission de l'aviation est complexe ; elle doit assurer :

- le contrôle des tirs d'artillerie à l'intérieur de la palmeraie ;
- l'accompagnement des unités procédant au nettoyage de la palmeraie ;
- la surveillance rapprochée et éloignée au sud de la palmeraie ;
- intervenir, enfin, à la bombe et à la mitrailleuse, sur les objectifs fixés par le commandement du groupe d'opération.

Enfin, le général Giraud a organisé très complètement ses transmissions par fil et par radio pour assurer les liaisons avant et pendant les opérations depuis le commandement jusqu'aux exécutants.

4. Déroulement des opérations.

Nous empruntons au rapport officiel du général Giraud le récit des opérations de réduction de la grande palmeraie :

« Dans la nuit du jour « J - 1 », le groupement Trinquet s'est porté de Merzouga à Megta Sfa, soit 30 km sans piste, sans incident.

« En même temps, les groupements Denis et Lahure couvraient l'étape, dépassant pour certaines unités 50 km, qui les amenait, au point du jour, entre Megta-Sfa et la Gara-n'Douar avec l'occupation en arrière de Taguerrount.

« Toutes les pistes partant du Tafilalet vers l'ouest et vers le sud étaient barrées, l'investissement était complet.

« A ce moment, 7 heures, commençait la préparation. Elle a été effectuée par trois batteries de 75 de position et une section de 155, sans oublier l'aviation prenant à son compte les ksour de Seffalat, hors de portée des tirs d'artillerie.

« Minutieusement préparés d'après les indications des A.I., contrôlés par l'aviation de la façon la plus précise, ces tirs ont obtenu pleinement le résultat recherché. Ils ont brisé les nerfs, sinon les muscles des partisans de Belkacem. Epargnant systématiquement les ksour depuis longtemps en relation avec nous, ils ont prouvé à nos partisans que nous savions frapper où il fallait.

« Quant à l'agitateur lui-même, ils l'ont forcé, dès 7 h 30, à abandonner Riçani et à aller se réfugier dans une tour de garde isolée sans pouvoir donner un ordre ni organiser la résistance.

« La seule attaque, faite à 7 heures, fut celle de Dar el Beida et de la crête rocheuse située à 2 km au nord de ce ksar. Elle fut exécutée à toute allure par les tirailleurs algériens du lieutenant-colonel Cornet et ne nous coûta qu'un lieutenant tué et un tirailleur blessé. Ce devaient être les seules pertes des troupes régulières, ce jour-là. La réaction contre la position immédiatement organisée fut insignifiante et facilement brisée.

« A la même heure, la palmeraie des Aït-Khalifa avait été occupée sans résistance par un bataillon de Sénégalais.

« A 11 heures commença l'attaque proprement dite, la pénétration à l'intérieur de la palmeraie, dans le dédale des jardins, des séguias, des foggaras, constituant les obstacles les plus imprévus et les plus dangereux... s'ils avaient été défendus. Or la défense ne se manifesta qu'au débouché de l'attaque du groupement Schmidt devant le Tizi-n'Taguin. Quelques dizaines de sahabs de Belkacem vinrent se heurter aux partisans du cercle d'Erfoud, appuyés par deux sections de chars, un goum et deux groupes francs. Ils furent balayés en un instant. Au pas de course, le Tizi-n'Taguine, Zerba, le Jebel étaient enlevés. A gauche, El Feida ouvrait ses portes aux mokhaznis du lieutenant de Penfentyo. Plus loin, tous les ksour des Chorfas faisaient leur soumission au capitaine de Bournazel. A 15 heures, l'encerclement de Riçani était complet. A 16 heures, l'attaque était donnée au ksar de Belkacem. Enlevé en un tour de main, le ksar était envahi par la foule des partisans du caïd Baba qui s'y livrait à un pillage sans règles avant que le capitaine Thiabaud pût remettre de l'ordre dans cette foule enfiévrée.

« Les femmes de Belkacem, parmi lesquelles se trouvait une fille du Zaïani, étaient mises à l'abri. Le ksar, débarrassé de ses envahisseurs, était occupé par une garnison française. Nos pertes étaient de quatre partisans tués et six blessés. La nuit tombait sans qu'on ait pu découvrir Belkacem N'Gadi. Il s'était, à partir de midi, réfugié près de la zaouia Remel, sur la lisière du Tafilalet.

« Les rares tentatives de sortie faites par des isolés avaient été prises sous le feu de l'artillerie du groupement Denis ou des A.M.C. patrouillant le long de la palmeraie.

« Les bivouacs des troupes de barrage s'étaient avec tous leurs feux de Rich Amelane au confluent du Ziz et de l'Arhembo. C'est entre le Rich Amelane et le Rich Taguerrount que Belkacem et ses derniers fidèles se glissèrent, vraisemblablement entre 20 heures et 21 heures, sans être repérés.

« A 23 h 30, l'avant-garde des fugitifs vient heurter le 8^e Spahis, installé en deuxième ligne à Taguerrount, avec la compagnie motorisée du 1^{er} Etranger : combat de nuit violent où tombe le frère de Belkacem, tandis que la masse des fugitifs s'échappe dans toutes les directions.

« Au jour, dès que les traces sont visibles, le colonel Lahure commence la poursuite. Il est rejoint par les trois goums et l'escadron de la Légion du com-

mandant Suffren. Le 27^e A.M.C., parti de la Gara n'Douar, marche dans leur sillage, la compagnie montée, aménageant la piste au fur et à mesure de sa progression, est, le soir du 16 janvier, à 10 km de Mécissi. Le 8^e Spahis la couvre à droite et à gauche. Une escadrille assure l'accompagnement. Après un engagement de nuit où est entièrement razié un campement de Reggaga, Mécissi est enlevé le 17 à 8 heures. Le ksar ouvre ses portes après une résistance sérieuse de l'arrière-garde de Belkacem. Celui-ci y est passé quelques heures plus tôt. Il fuit vers Tazoulalt.

« Conformément aux ordres reçus, le colonel Lahure ne pousse pas la poursuite plus loin. Après avoir organisé sommairement un terrain d'aviation, il replie sa colonne sur Tizi n'Ouchane où il bivouaque. Il rente le 17 à Taggerount, ayant couvert 120 km sans avoir perdu un homme, n'ayant pas pris Belkacem, mais ayant dispersé son escorte, enlevé son convoi et ramené une cinquantaine de prisonniers avec un nombreux butin.

« Entre-temps, le 16, le nettoyage du Tafilalet était terminé jusqu'à la lisière sud de la palmeraie. Le général commandant les confins installait son P.C. à Riçani, dans l'après-midi.

« Le succès des opérations est dû à l'endurance des troupes qui ont accompli un tour de force pour couvrir, de nuit, à travers le bled, la longue marche qui leur était imposée, permettant la surprise qui a été complète, à l'accord parfait entre le commandement et le service des Affaires indigènes qui a pu orienter le tir de l'artillerie sur des objectifs précis et repérés. Une mention spéciale doit être réservée à l'aviation, qui a fait l'admiration de tous pendant la journée du 15 janvier, aussi bien dans le contrôle des tirs que dans l'accompagnement rapproché, aussi bien dans les reconnaissances que dans les bombardements. Quant aux exécutants, à tous les échelons, ils ont fait preuve d'une ardeur et d'une foi dans le succès qui étaient le plus sûr garant de la victoire. »

Le général Huré ajoute que dans cette affaire le général Giraud « a fait figure de grand chef, sachant concevoir les lignes générales de l'opération, en faire étudier les détails par un état-major admirablement stylé et coordonner les efforts de ses subordonnés ».

Quant au chérif Belkacem, depuis qu'il a dû quitter en fugitif le Tafilalet où il avait si longtemps régné en maître, il n'a pas cessé de nous combattre, reculant toujours mais ne s'avouant jamais vaincu.

Il a fallu la poursuite endiablée des troupes du général Trinquet pour le réduire à la soumission, dans l'Anti-Atlas, le 11 mars 1933.

IV. — Les résultats

Cet exposé, dont nous sommes arrivés au terme, serait incomplet si nous passions sous silence le retentissement énorme qu'a connu au Maroc et dans toute la France l'occupation du Tafilalet. Ce nom prestigieux prenait désormais valeur de symbole. Il illustrait non seulement la réussite d'une opération militaire, remarquable tant par la hardiesse de sa conception que par la rapidité de sa réalisation mais il consacrait un épisode de notre action pacificatrice de portée historique et humaine. Cette action traduisait la volonté de la nation protectrice de mener à son terme la pacification du Maroc et de couronner ainsi l'œuvre admirable du maréchal Lyautey.

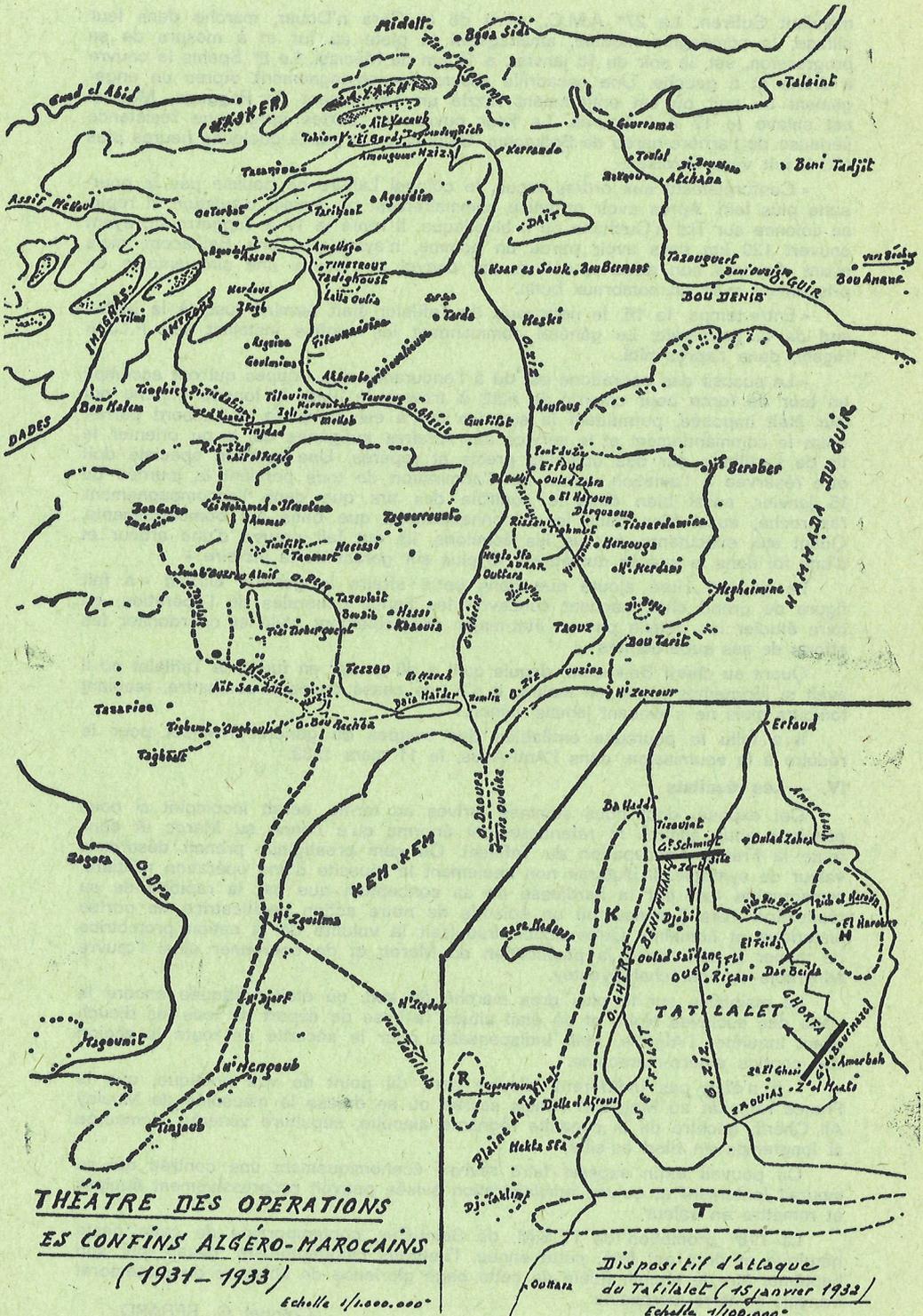
La mainmise sur le plus gros marché du sud, où était pratiquée encore la traite des esclaves Noirs et où était située la base de départ de tous les djouch allant inquiéter l'Algérie, était indispensable pour la sécurité de toute la région des confins algéro-marocains.

Il n'était pas indifférent, d'autre part, du point de vue politique, que la France ramenât au Maghzen l'oasis sacrée où se dresse le mausolée de Moulay Ali Chérif, ancêtre de la dynastie régnante alaouite, sépulture vénérée, demeurée si longtemps en bled es-siba.

On pouvait enfin espérer faire revivre économiquement une contrée qui se mourait lentement et qu'une administration avisée pouvait progressivement équiper et remettre en valeur.

La 118^e promotion de l'E.S.M. de Saint-Cyr, contemporaine de cette geste héroïque et dont est fêté, cette année, l'heureux cinquantenaire, devait, par son baptême, être le témoin fidèle de cette page glorieuse de l'histoire du protectorat français en terre marocaine.

Colonel G. BERARD.



**THÉÂTRE DES OPÉRATIONS
ES CONFINS ALGÉRO-MAROCAINS
(1931-1933)**
Echelle 1/1.000.000

**Dispositif d'attaque
du Tafilalet (15 janvier 1933)**
Echelle 1/100.000

Nous publions, ci-après, la relation, par le colonel SAULAY, d'un épisode à peu près oublié de la guerre d'Indochine.

Il convient, en effet, d'honorer la mémoire de tous ceux qui ont trouvé la mort dans cette sanglante aventure et nous remercions chaleureusement le colonel SAULAY de cet émouvant récit, extrêmement documenté.

La guerre de la jungle en Haute-Région

La mort du 10^e goum marocain

Nghia-Lo, 14-18 octobre 1952

Dans une note d'orientation pour la défense de la zone autonome du Nord-Ouest, la « Z.A.N.O. », le général de Linarès, commandant les Forces terrestres du Nord-Vietnam, les « F.T.N.V. », indique, le 6 octobre 1952, que les indices d'une importante action offensive adverse contre la Z.A.N.O. se multiplient... Cette action offensive, précise-t-il, paraît viser principalement Nghia-Lo et peut se développer dans deux directions :

- au nord, en direction de Than Uyen, avec diversion sur Binh Lu ;
- au sud, en direction de Ban Mo et de Moc Chau.

Pour parer à cette éventualité, le général de Linarès fait connaître ses intentions : « défendre à tout prix les points importants de la zone, dont la perte compromettrait la sécurité de notre dispositif et notre liberté d'action en pays thai... ». « Pour le reste, il faudra manœuvrer en vue de rechercher la destruction du maximum de forces adverses, tout en limitant nos propres pertes. »

Nghia-Lo, qui paraît être l'objectif principal initial de l'offensive vietminh de 1952, est un vaste bassin, situé à 150 kilomètres au sud-est de Lai Chau, dans la partie méridionale du massif montagneux qui sépare la vallée du Fleuve Rouge de celle de la Rivière Noire, et qui culmine au Fan Si Pan à 3.200 mètres. D'altitude moyenne élevée, ce massif calcaire est couvert d'un épais manteau de jungle forestière, et n'est franchissable, au sens où nous l'entendons dans les armées occidentales, qu'en trois endroits :

- le col de San Sa Ho, à 1.650 mètres, emprunté en novembre 1950 par la colonne du colonel Coste évacuant Lao Kay, et qui débouche sur la cuvette de Binh Lu ;
- la mauvaise piste qui remonte la vallée de la rivière Thin à travers le massif de Khu Vac ;
- et la route fédérale n° 13, qui relie la région de Yen Bay sur le Fleuve Rouge à celle de Gia Hoi, et se prolonge ensuite par une piste muletière en direction de Tu Lé, Than Uyen et Binh Lu, et, plus loin, le col de San Sa Ho, Cha Pa et Lao Kay.

Ces deux derniers itinéraires convergent vers le bassin de Nghia-Lo. Ils seront utilisés l'un et l'autre par le gros des troupes d'attaque vietminh, tandis qu'une manœuvre de diversion et de flanc-garde se développera au nord par le col de San Sa Ho.

Le canton de Nghia-Lo est l'un des seize cantons de la Fédération thaïe, à la destinée de laquelle préside à Lai Chau S.E. Deo van Long, Chiao P'en Dinh Thai. Une population relativement nombreuse, 30.000 âmes environ, y cultive une vaste et fertile rizière. Sa chute aurait une importance politique et militaire considérable, non seulement au sein de la Fédération thaïe, mais aussi au Laos, dont il n'est séparé que par le fossé de la Rivière Noire et par une autre cuvette, celle de Dien Bien Phu.

Etape indispensable sur la route du Laos, Nghia-Lo est bien l'un de ces points importants dont le général de Linarès estime que leur perte compromettrait la sécurité de notre dispositif et notre liberté d'action en pays thaï. La volonté du général de le défendre à tout prix est donc parfaitement justifiée.

En octobre 1952, la garnison de Nghia-Lo est constituée, pour l'essentiel, par le 1^{er} bataillon thaï, le B.T. 1, aux ordres du commandant Thirion, successeur du commandant Girardin, tué lors de la précédente attaque du poste en 1951. Le centre de résistance avait alors résisté victorieusement, en octobre, aux assauts des trois régiments de la division 312, les « Trung Doan » (régiments) 141, 165 et 209. L'intervention de trois bataillons paras, le 8^e B.C.P., le 2^e B.E.P. et le 10^e B.P.C.P., largués, les deux premiers sur Gia Hoi, le troisième sur Nghia-Lo, avait permis de dissocier l'attaque ennemie, de renforcer la défense et d'arracher la victoire.

L'histoire n'a pas gardé un souvenir très précis des bataillons thaïs — il y en avait trois — et du bataillon de la Garde thaïe, le B.G.T. Dans un article consacré à la première affaire de Nghia-Lo en octobre 1951, le colonel Yves Gras écrit, dans le numéro 4, 1970, de la « Revue historique de l'Armée » (1), qu'ils étaient des bataillons d'infanterie coloniale à quatre compagnies de fusiliers-voltigeurs. Il ajoute : « Les Thaïs qui en constituaient les effectifs avaient une âme de partisan : malgré leur uniforme, c'étaient à peine des réguliers, et leur conception de la guerre ne dépassait pas le niveau de la guérilla. Ils formaient un demeurant une troupe rustique et légère, parfaitement à l'aise dans la montagne et dans la brousse. » Ne retrouve-t-on pas là la définition même des goums, au Maroc ?

C'est à la tête d'une compagnie de l'un de ces bataillons que Bigeard, alors capitaine, avait fait l'apprentissage de la guerre en Haute-Région, avec le B.T. 3 de Son La, en 1946. Les groupes armés du Vietminh ne relevaient alors que du banditisme. Plus tard, en octobre 1952, le bataillon de la Garde thaïe, le B.G.T., sera balayé sans combat par un bataillon du régiment 148 marchant sur Luan Chau, alors qu'il avait relevé, la veille, le 17^e tabor sur la Rivière Noire devant Quinh Nhai. Plus tard encore, l'un de ces bataillons, engagé dans le dispositif du camp retranché de Dien Bien Phu, se « démobilisera » sur place, avant d'essayer de regagner « ses foyers », dans la mesure où ce sera encore possible...

C'est donc une unité très légère qui va recevoir, pour la seconde fois, le choc des unités du corps de bataille vietminh. Et c'est pourquoi le général de Linarès, conscient de cette fragilité, se préoccupe d'augmenter la capacité de défense du centre de résistance. Il donne au commandant du sous-secteur des moyens supplémentaires en artillerie et en transmissions, ainsi qu'en matériels divers (barbelé, mines, mortiers, engins spéciaux, etc.). En outre, un goum du 5^e tabor (commandant Marquez), sera transporté par avion de Lai Chau à Nghia-Lo, où il sera employé comme élément mobile de surveillance des abords de la cuvette. Cette décision, lourde de conséquences, fait l'objet d'un paragraphe particulier de la note d'orientation n° 103 FTNV-3 du 6 octobre 1952, signée de la main du général de Linarès. Il semble cependant qu'elle ait été inspirée par le général Salan, qui la prend à son compte dans ses « Mémoires » (2).

Le tour de marche des goums du 5^e tabor — tabor de tradition du 4^e G.T.M. — désigne le 10^e goum pour l'exécution de cette mission, pour le moins surprenante et exceptionnelle. En effet, si Nghia-Lo se trouve à 150 kilomètres environ de Lai Chau, il faut passer par Hanoi et changer d'avion pour s'y rendre. Le terrain d'atterrissage du centre de résistance est trop court pour les Dakota et n'admet que les vieux Junker de la Luftwaffe. Si bien qu'en additionnant les distances de

Lai Chau à Hanoi, puis de Hanoi à Nghia-Lo, on obtient un total de l'ordre de 500 kilomètres au moins ! Le P.C. du tabor étant supposé à Paris, le 10^e goum irait se battre quelque part sur les bords du Rhin, à côté de Strasbourg !

Le colonel Lajoix, successeur du colonel Coste au commandement de la Z.A.N.O., fixe ainsi, le 7 octobre, la mission du 10^e goum, et ses modalités d'exécution : « Le 10^e goum du 5^e tabor, après son transport et son regroupement à Nghia-Lo, est mis à la disposition du commandant du sous-secteur pour renforcer la défense du centre de résistance Nghia-Lo - Son Buc

« Il sera employé en unité mobile de couverture du bassin de Nghia-Lo, concurremment avec les unités mobiles du B.T. 1.

« Il ne devra jamais être employé isolément, mais toujours en détachement mixte, comportant des unités autochtones de tirailleurs ou de partisans, où il constituera l'élément lourd de choc.

« A la suite des combats retardateurs qui pourront être menés pour déterminer et suivre la progression ennemie — mission de couverture — il assurera le renforcement de la réserve opérationnelle du sous-secteur, en missions de harcèlement et de renseignement.

« Une partie de ses éléments pourra, toutefois, être prélevée pour un renforcement de la défense des points d'appui. »

Ainsi donc, contrairement à la plus élémentaire doctrine d'emploi des goums, « troupe rustique et légère au Maroc », « troupe de cavalerie légère à pied », on confiait au 10^e goum une mission d'« élément lourd de choc ». Là où, en 1951, on avait largué trois bataillons paras pour obtenir une victoire « aux points » sur la division 312, on se contentait cette fois du renfort d'un seul goum, en appui d'unités autochtones elles-mêmes considérées comme très légères.

Le risque était donc gros, très gros, pour ce malheureux goum, isolé, chargé d'aller battre l'estrade devant les postes de Nghia-Lo, dans un terrain qu'il ne connaissait pas.

Il était en effet prévisible que, s'il renouvelait son attaque sur Nghia-Lo, le général Giap saurait tirer les leçons de son échec de 1951 et qu'il renforcerait en conséquence son dispositif.

Or, il aura le génie de repenser sa stratégie au-delà, précisément, du « prévisible ». Pour faire sauter le verrou de Nghia-Lo et s'ouvrir la route du Laos, il va tripler la mise en lançant dans la bataille, non pas une, mais trois divisions, la 308, la 312 et la 316. En outre, le régiment non endivisionné 148, de Lao Kay, vieil habitué des combats en pays thaï, va assurer en direction de Binh Lu et de notre poste du Pou Sam Kap (3) la flanc-garde droite du corps de bataille, renforcé dans cette mission par le régiment 98, prélevé sur la division 316.

C'est, en somme, toutes proportions gardées, et à une tout autre échelle, la répétition de la manœuvre du général Juin en Italie au soir du 13 mai 1944 : pour tourner les lignes allemandes dans la plaine et la position de Cassino, le corps de montagne, dont faisaient partie les trois G.T.M. du général Guillaume, attaque dans la partie du front la plus difficile de parcours et la moins bien défendue, enfonce le front ennemi et entre à Rome le 4 juin.

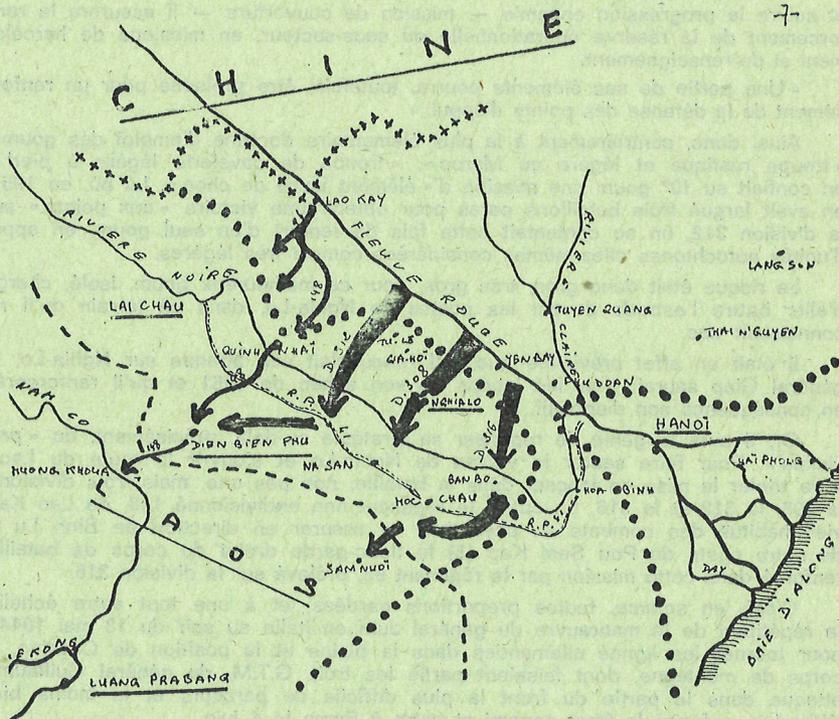
Cette fois, ce sont les trois divisions vietminh et le T.D. 148 qui vont jouer, avec le même succès, le rôle du corps de montagne en Italie. Les moyens mis en œuvre sont puissants, à la mesure de l'objectif, qui est ambitieux. Le général Giap se propose d'atteindre le Laos par la voie la plus courte, la plus difficile mais la moins bien défendue : Nghia-Lo, Son La, Dien Bien Phu, et Muong Khoua sur le Nam Co, affluent du Mekong, où l'on fera liaison avec les forces du Pathet Lao, venant à sa rencontre.

L'objectif est si ambitieux que le commandement français n'y croit pas : il s'agit, pense-t-on, d'une campagne d'intoxication couvrant des préparatifs d'attaque dans le delta. Ce qui peut expliquer, dans une certaine mesure, que le général de Linares se soit satisfait de l'envoi d'un seul goum pour renforcer la défense du poste qu'il savait menacé.

La garnison de Nghia-Lo se compose toujours d'un petit bataillon thaï, le B.T. 1, couvert, à l'est de la cuvette, par un poste de compagnie à Son Buc, puis, plus loin, dans la montagne, par quelques Compagnies légères de supplétifs militaires, les C.L.S.M., simples postes de surveillance et de renseignement.

A Lai Chau, le 10^e goum se prépare à entrer en scène aux côtés de ces unités thaïes. Renfort dérisoire apporté à des supplétifs autochtones connaissant bien « leur » pays, par d'autres supplétifs — 180 goumiers marocains — ignorant tout de la région, sauf qu'il s'agit de se battre en montagne...

Cette décision suffit peut-être à prouver que, à cette époque, à tous les échelons du commandement au Tonkin, à Hanoï, et de l'E.M.I.F.T. à Saïgon, les caractéristiques des goums marocains et les conditions de leur emploi étaient totalement méconnues. On ignorait tout à la fois ce qu'on pouvait leur demander et ce qu'on ne devait pas exiger d'eux. On ignorait, en particulier, qu'il ne fallait, en aucun cas, amputer un tabor de l'un de ses goums, un goum de l'une de ses sections et, encore moins, répartir les goumiers au sein d'une unité étrangère, sous les ordres de cadres qui ne les connaissaient pas et qu'ils ne connaissaient pas.



L'OFFENSIVE VIETMINH
EN PAYS THAI
Automne 1952

- | | | |
|---|--|-----|
|  | Axes de marche approximatifs des trois Divisions | 308 |
|  | et des deux Régiments de flanc-garde 96 et 148 | 312 |
|  | | 316 |
|  | Limite approximative de la zone sous contrôle vietminh | |
|  | Frontière de CHINE | |
|  | Frontière du LAOS | |

Le 10^e goum à Nghia-Lo

Le récit qu'on va lire est extrait de la reconstitution du journal de marche du 10^e goum durant les journées qui aboutirent à sa destruction.

En effet, lorsque les prisonniers du C.E.F.E.O. furent libérés après le désastre de Dien Bien Phu et les accords de Genève de juillet 1954, l'attention des autorités militaires se porta exclusivement sur les déclarations et les témoignages des rescapés de la R.C. 4 et du camp retranché devant les commissions d'enquête.

Du 10^e goum de Nghia-Lo, nul ne se préoccupa et aucun rapport ne fut demandé au commandant d'unité.

Et personne n'en parla plus jamais.

Afin que le sacrifice de ces goumiers et de leurs cadres français ne tombe pas dans un oubli définitif, j'ai prié le capitaine Barbaize de rédiger, pour l'« Histoire des goums marocains » et pour « La Koumia », un exposé sur ce qui s'était passé à Nghia-Lo en octobre 1952. Mais près de trente années se sont écoulées depuis cette bataille inégale, et la mémoire des hommes est faillible. Le capitaine Barbaize s'est donc rapproché des anciens sous-officiers du goum survivants, les adjudants-chefs Guyardeau, Couetmeur et Vidal, et il a confronté ses propres souvenirs avec les leurs.

De cette confrontation est né un récit émouvant et tragique, dont l'atmosphère est celle de « La 317^e section », de Pierre Schoendorffer. La mort y rôde et ricane entre les hautes tiges de l'« herbe à éléphant » (5), à Nam Muoi ou dans les tranchées du poste de Nghia-Lo bas, ébouleées sous le bombardement. Ces goumiers ont vécu les mêmes heures sanglantes que leurs camarades des tabors du colonel Le Page sur la R.C. 4 en octobre 1950. Et ils n'étaient que 180 au départ de Lai Chau.

Leur faible nombre devant l'énorme masse du corps de bataille vietminh, leur lutte sans espoir jusqu'à épuisement de leurs munitions, font penser aux légionnaires de Camerone. Et l'on pourrait, presque, paraphraser : « La vie plutôt que le courage abandonna ces soldats français et marocains à Nghia-Lo entre le 14 et le 18 octobre 1952. »

Le rapport des forces en présence est tel, qu'un combattant vietminh de la division 308 a pu écrire dans son journal de marche (4) :

« **Octobre 1952.** — Les montagnes bordent la piste de chaque côté, des montagnes sombres, couvertes d'une végétation dense. Nous avons traversé le Song Coï (le Fleuve Rouge). Une armée très importante prend l'offensive en direction de la frontière du pays Lao, où nous devons faire jonction avec les troupes du Pathet Lao, armée populaire laotienne.

« ... Nous ratissons tout le pays thaï et les Français n'attendent même pas l'arrivée du gros de nos forces pour se retirer. Parfois, pourtant, nous réussissons à accrocher des postes et à faire quelques prisonniers, des combattants. En fait, nous avançons sans aucune difficulté...

« A Nghia-Lo, nous ne nous sommes presque pas battus. Les troupes qui attaquaient Nghia-Lo n'ont eu besoin que d'un léger appui. Pour notre compagnie, après une demi-journée de combat, Nghia-Lo était à nous.

« Lorsque j'ai pris position avec ma compagnie, la ville était déjà en flammes. L'attaque durait depuis quelques jours. La campagne de Nghia-Lo n'a pas été très active pour notre brigade qui est restée continuellement en réserve. Mais d'autres unités de la division ont été glorieusement engagées et des centaines de prisonniers sont tombés entre nos mains.

« L'entrée des troupes populaires dans Nghia-Lo s'est faite au milieu des acclamations de la population. Les prisonniers français sont parqués dans un jardin. Il y a plusieurs officiers dont un « quatre galons », blessé à l'épaule et qui est pratiquement nu. »

Reprenons maintenant le journal de marche du 10^e goum.

Dès réception de l'ordre d'alerte, le goum rejoint Lai Chau où il se met sur pied de départ. Il laisse à la base deux sous-officiers et une vingtaine de goumiers, malades ou fatigués. Pour s'assurer une plus grande mobilité dans un pays de

montagne de parcours difficile, il s'allège de ses deux mitrailleuses et de son canon de 57 S.R., mais conserve ses deux mortiers de 60.

Le goum opérationnel est alors ainsi constitué :

- commandant du goum : capitaine Barbaize ;
- officier adjoint : lieutenant Le Petit ;
- adjudant de goum : adjudant-chef Guyardeau ;
- groupe de protection : sergent Costel ;
- groupe de mortiers : sergent Rambaud ;
- 1^{re} section : sergent-chef Hué et sergent Tounsi ;
- 2^e section : sergent-major Couetmeur ;
- 3^e section : sergent-chef Juillard ;
- 4^e section : sergent-chef Vidal.

Soit au total : 2 officiers, 8 sous-officiers, 1 radio, 1 interprète, 166 gradés et goudiers.

Total : 181 partants.

Le 7 octobre au matin, le goum quitte son cantonnement et se rassemble en bordure du terrain d'aviation. Il est convenu que le lieutenant Le Petit réglera les questions comprenant l'embarquement du reste du goum après le départ du capitaine, qui est enlevé vers 10 heures par le premier avion avec son groupe de commandement.

La nécessité de changer d'avion à Hanoi allonge considérablement la durée du transport de l'unité. Le capitaine Barbaize, arrivé à Nghia-Lo dans l'après-midi du 7, ne verra son goum rassemblé que le lendemain, après l'atterrissage du dernier « Junker » et l'arrivée du lieutenant Le Petit.

Le chef de bataillon Thirion, commandant le sous-secteur de Nghia-Lo et le B.T. 1 accueille le capitaine Barbaize à sa descente d'avion, entouré des officiers du centre de résistance. Dans son P.C. du poste de Nghia-Lo haut, il fait un exposé à l'intention du nouvel arrivé, sur la situation militaire telle qu'elle se présente dans sa zone de responsabilité. Elle se résume en quelques faits significatifs :

- la population a abandonné sur ordre tous les villages de la rive ouest du Fleuve Rouge ;
- nos patrouilles ne rencontrent que des éléments légers de troupes régionales, qui refusent le combat et paraissent n'avoir pour mission que de surveiller nos mouvements et garder le contact ;
- bien qu'aucun renseignement précis n'ait pu être recueilli, ni aucun prisonnier capturé, il semble que des forces considérables aient franchi le Fleuve Rouge et se concentrent dans le massif montagneux du Khau Vac, couvert de forêts épaisses, qui domine au nord la cuvette de Nghia-Lo.

Ce sera la première mission du 10^e goum de vérifier ce renseignement.

En attendant l'arrivée du reste de son goum, le capitaine Barbaize visite les installations du centre de résistance. La défense est articulée autour de deux postes, haut et bas, se flanquant mutuellement. Ils ont contenu l'attaque vietminh de l'année précédente et leurs moyens de défense ont été renforcés. Actuellement, chaque poste est occupé par une garnison de 200 à 250 « tirailleurs » thais, qui, outre leur armement organique, disposent d'un important armement de position composé de :

- une pièce de 105 ;
- deux tubes de mortiers de 81 ;
- deux tubes de mortiers de 60 ;
- un canon de 57 S.R.

Tranchées profondes, emplacements de combat protégés, blockhaus enterrés pour les armes automatiques, abris et P.C. sous rondins et couche de terre, réseaux de barbelé et champs de mines, complètent le système de défense des deux points d'appui.

Le 8 octobre à 15 heures, le 10^e goum au complet quitte Nghia-Lo et se porte vers le nord, pour atteindre en fin de journée le village de Ban Tu, sur la rivière Thin, occupé par une section du B.T. 1, aux ordres d'un sous-officier.

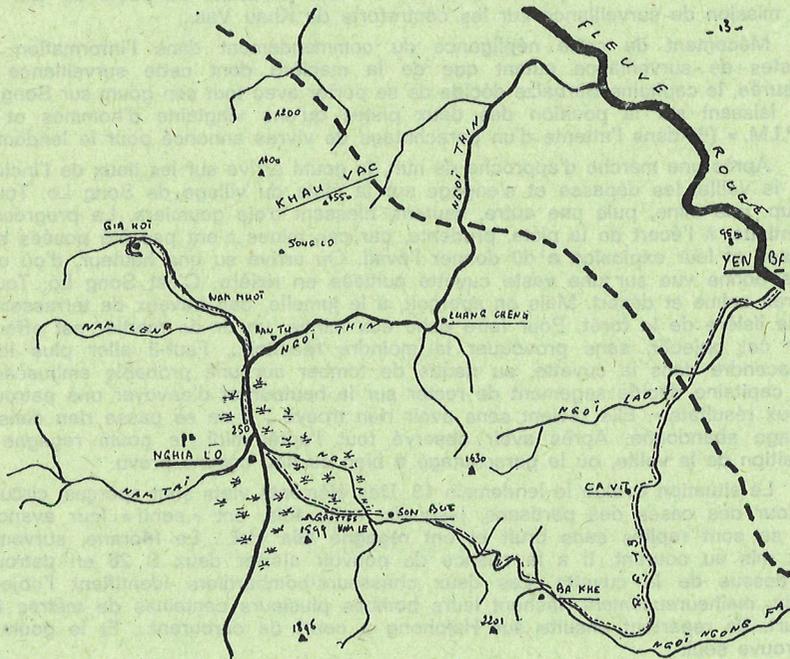
Le goum s'installe ostensiblement dans le village, mais lève le camp discrètement à 2 heures du matin, pour aborder le massif du Khau Vac, qui domine immé-

diatement de ses 1.500 mètres la vallée de la Ngoi Thin, à 250 mètres, laquelle s'incurve franchement vers l'est pour traverser le massif dans des gorges étroites.

La piste est à peine tracée et la progression est lente. La section de tête avance avec prudence dans une végétation de plus en plus touffue. Vers 9 heures, on fait halte, pour souffler un peu et essayer de s'orienter. Et l'on repart.

A midi, nouvel arrêt. La piste se partage en deux tronçons. Lequel prendre ? Il fait chaud dans cette végétation hostile d'« herbe à éléphant », on étouffe, mais surtout on ne voit rien. Des patrouilles allégées sont envoyées dans les deux directions, tandis que le goum s'installe sur le piton qui sépare les deux pistes.

La nuit se passe sans incident, mais, au lever du jour, le sergent-chef Vidal, qui s'était écarté légèrement du bivouac, « lève », littéralement, deux guetteurs viet absolument nus, qui détalent à sa vue.



ECH. APP. 1/400.000

Le Sous-Secteur de Nghia Lo le 1^{er} octobre 1952

NGHIA LO Centre de Résistance et PC du Sous-Secteur

GIA HOI - BA KHE - CA VIT - LUANG CHENG : Sous-Quartier (C.L.S.M.)

--- Limite très approximative de la zone contrôlée par le Viet-Ninh

La présence du gôm étant éventée, il est urgent d'améliorer la position. Les gômiers s'y emploient du mieux qu'ils peuvent, mais, démunis de coupe-coupe, ils ont beaucoup de mal à dégager des champs de tir dans la végétation dont ils sont prisonniers.

Un Morane d'observation vient survoler le gôm, s'éloigne dans les environs, revient, déclare que tout paraît calme, et transmet un ordre émanant du sous-secteur : reconnaître le village de Song Lo, qui se trouve à quelques kilomètres dans le nord-est.

Le lieutenant Le Petit, avec deux sections, est chargé de cette mission. Il quitte la position vers 17 heures et revient le lendemain matin, ramenant un gômier blessé... Les éclaireurs de pointe de son détachement, ayant pénétré dans une maison isolée, y avaient trouvé une dizaine d'hommes, paisiblement occupés à tirer sur la pipe à eau... Surpris, ces hommes avaient sauté sur leurs armes et ouvert le feu sur les gômiers, qui avaient riposté, blessant trois d'entre eux. Et les blessés avaient déclaré qu'ils étaient des partisans du poste de Gia Hoï, en mission de surveillance sur les contreforts du Khau Vac...

Mécontent de cette négligence du commandement dans l'information des postes de surveillance autant que de la manière dont cette surveillance est assurée, le capitaine Barbaize décide de se porter avec tout son gôm sur Song Lo, ne laissant sur la position des deux pistes qu'une vingtaine d'hommes et les « P.I.M. » (6) dans l'attente d'un parachutage de vivres annoncé pour le lendemain.

Après une marche d'approche de nuit, le gôm arrive sur les lieux de l'incident de la veille, les dépasse et s'engage sur la piste du village de Song Lo. Tout à coup, une mine, puis une autre, sautent, blessant trois gômiers. La progression continue, à l'écart de la piste, prudente, car ces mines n'ont pas été posées sans raison et leur explosion a dû donner l'éveil. On arrive sur une hauteur, d'où on a une bonne vue sur une vaste cuvette cultivée en rizière. C'est Song Lo. Tout y paraît calme et désert. Mais on aperçoit, à la jumelle, des travaux de terrassement à la lisière de la forêt. Pour faire écho aux mines, un tir de mortier est effectué sur cet objectif, sans provoquer la moindre réaction... Faut-il aller plus loin ? Descendre dans la cuvette, au risque de tomber sur une probable embuscade ? Le capitaine décide sagement de rester sur la hauteur et d'envoyer une patrouille « aux résultats ». Elle revient sans avoir rien trouvé... Il ne se passe rien dans ce village abandonné. Après avoir observé tout l'après-midi, le gôm regagne sa position de la veille, où le parachutage a bien eu lieu comme prévu.

La situation évolue le lendemain 13. Des éléments vietn sont aperçus, circulant autour des cases des partisans, lesquels, cette fois, ont « senti » leur avance : ils se sont repliés sans bruit et ont regagné Gia Hoï... Le Morane, survenant, est mis au courant. Il a la chance de pouvoir alerter deux B 26 en patrouille au-dessus de la cuvette. Les deux chasseurs-bombardiers identifient l'objectif, mais, malheureusement, lâchent leurs bombes plusieurs centaines de mètres trop court. Ils repartent ensuite sur Haïphong à court de carburant... Et le gôm se retrouve seul.

En début d'après-midi, le capitaine Bouvier d'Yvoire, adjoint du commandant Thirion, arrive sur la position du gôm, avec une section thaïe. Il apporte au capitaine Barbaize l'ordre de détacher une section au village de Ban Tu pour y renforcer la défense du gué de la Ngoï Thin, insuffisamment assuré par une section du B.T. 1. Le lieutenant Le Petit est chargé de cette mission. Il part aussitôt, avec une section, et tombe, en cours de route, sur une embuscade qui lui cause des pertes : deux gômiers blessés, et un disparu. Il parvient ensuite à Ban Tu sans autre incident.

Mais le gôm est amputé d'une de ses sections, le quart de son effectif, et il est vraisemblable que sa route de repli ne va pas tarder à être coupée...

Après le départ de ce détachement, plusieurs patrouilles sont envoyées dans les environs, tandis que le reste de l'unité s'affaire fiévreusement à améliorer la position qui paraît bonne et sur laquelle le capitaine décide de passer la nuit. Mais au cours des travaux de terrassement, les gômiers mettent au jour de nombreux ossements humains... mauvais présage, qui les impressionne. Le capitaine Bouvier d'Yvoire explique que, sur cette position, qui s'appelle « Nam Muoi », de furieux combats ont opposé, l'an dernier, les bo-doïs du T.D. 209 aux paras du 8° B.P.C. de Gauthier et du 2° B.E.P. de Raffali.

Vers 23 heures, l'adjudant-chef Guyardeau vient chercher les deux officiers pour les faire assister à une curieuse et bien étrange retraite aux flambeaux : de de l'autre côté de la vallée, à une distance de 1.800 à 2.000 mètres environ à vol d'oiseau, une colonne ininterrompue d'hommes porteurs de torches défile à vive allure sur la piste venant de Song Lo. A n'en pas douter, ces hommes se dirigeant par les hauteurs de la rive ouest de la rivière Thin, droit sur le poste de Nghia-Lo. L'alerte est aussitôt donnée au commandant Thirion.

Et brutalement, à Nam Muoi, c'est l'explosion : face à un adversaire de beaucoup supérieur à celui qui avait mis en difficulté deux bataillons paras au même endroit en 1951, le 10^e goum va voler en éclats... Vers minuit, alors que le défilé des porteurs de torches se poursuit à la même allure, un maoun couvert de sang arrive titubant au P.C. du goum et crie l'alarme : une seconde colonne vietminh descend de la montagne droit sur la position. Vieux soldat vétéran des campagnes d'Italie et de France, il était chef d'une embuscade de sécurité en avant et au nord de la position. Bien placé, il avait vu venir l'ennemi et n'avait ouvert le feu qu'à courte distance. Il avait bloqué un instant la tête de la colonne, mais l'ennemi avait réagi avec vigueur, comprenant vite qu'il n'y avait là qu'une « sonnette » et toute l'escouade avait été anéantie. Seul, le maoun, bien que grièvement blessé, avait réussi à s'échapper et à rejoindre le goum.

Presqu'aussitôt, le goum est soumis à un tir de mitrailleuse si précis et si meurtrier, qu'il est évident que les objectifs ont été repérés de jour. L'adjudant-chef Guyardeau exécute personnellement un tir au mortier sur cette mitrailleuse, dans l'espoir de la neutraliser. Mais les obus sont de mauvaise qualité : un projectile sur deux ne percute pas et reste dans le tube, ce qui pose de sérieux problèmes sous le feu de l'ennemi, en pleine nuit. Puis, une seconde mitrailleuse se dévoile, avec la même mortelle précision. Des goudriers tombent, nombreux...

Jugeant la situation très sérieuse avec le faible effectif dont il dispose, le capitaine Barbaize décide de décrocher à la faveur de l'obscurité. Se pose alors à lui un problème inattendu, qui exige une solution immédiate : les « P.I.M. » refusent de se lever et de reprendre leurs charges... Faut-il les abattre sur place, ou les abandonner à leur sort ? Le capitaine se décide pour cette seconde solution et rameute son goum pour un décrochage qui s'annonce difficile.

Les premiers éléments parviennent à se replier à peu près normalement. Mais ceux qui les suivent sont pris sous le tir diaboliquement ajusté des deux mitrailleuses. Ils quittent la piste pour se mettre à l'abri et se jettent dans la brousse.

Dès lors, le goum n'existe plus ; chaque élément se bat pour son propre compte et va chercher à rallier... quoi ?... la vallée, le village de Ban Tu si possible. Les capitaines Barbaize et Bouvier d'Yvoire, restés les derniers sur la position, doivent se replier à leur tour. Blessé à la main, Bouvier d'Yvoire décroche, avec ses thaïs, ou ce qu'il en reste, tandis que Barbaize se retrouve avec une petite poignée de goudriers. Il faut qu'ils rejoignent le lieutenant Le Petit, qui, à Ban Tu, ne peut manquer de leur tendre la main.

Commence alors pour eux une marche de calvaire : rampant sous les trajectoires des balles traceuses, ils croient trouver le salut sur le bord d'un ravin. C'est en réalité un piège infernal qui se referme sur eux : la végétation est tellement dense qu'elle masque l'abrupt d'une falaise, du sommet de laquelle tout le monde tombe. Les lianes emprisonnent les hommes, mais du moins amortissent-elles leur chute.

Il aura fallu trois heures d'efforts à la limite du possible pour franchir 200 mètres... Et le jour se lève... Le tir a cessé, on n'entend plus rien... De viets... aucune trace. On croit avoir rêvé un cauchemar... Le capitaine et ses quelques goudriers prennent un instant de repos et poursuivent leur route. Franchissant le sommet d'une colline, ils peuvent contempler la position de Nam Muoi qu'ils viennent d'évacuer. Il n'y a plus ni P.I.M. ni bagages. Seuls sont visibles les cadavres d'une vingtaine de goudriers, reconnaissables à leur paquetage d'assaut. Mais l'on ne voit pas l'ensemble de la position. Combien d'autres sont restés là-haut ?

A quelques centaines de mètres du village, un groupe de quelques hommes, avec l'adjudant-chef Guyardeau, rejoint celui du capitaine. Un peu plus loin, on récupère les débris des trois sections. Ce n'est plus une unité qui suit son capitaine, mais un groupe de rescapés. L'armement collectif, les mortiers, le poste radio, ont été abandonnés dans la jungle. Les goudriers sont épuisés.

Le lieutenant Le Petit organise l'évacuation des blessés sur Nghia-Lo avec des porteurs civils. Mais, au passage de la rivière Thin, une embuscade se révèle, qui disperse le convoi. Et les blessés, abandonnés par leurs porteurs, reviennent à Ban Tu par leurs propres moyens.

On s'aperçoit alors que des éléments ennemis, se déplaçant en lisière de forêt, cherchent à tourner le village. Il faut se replier encore, et rapidement... On repart, mais c'est pour retomber sur une autre embuscade, installée aux abords de la rivière, qui interdit tout accès à la route. Par bonheur, le capitaine Bouvier d'Yvoire, grâce au poste 300 de la section thaïe de Ban Tu, parvient à entrer en liaison avec deux B. 26 en patrouille au-dessus de la cuvette. Il leur indique l'objectif qu'ils localisent bien. Ils annoncent aussitôt qu'ils vont faire un passage sur l'emplacement de l'embuscade et conseillent aux goumiers et aux thaïs de « bourrer » le plus vite possible, au plus près du mitraillage. Les deux sections Couetmeur et Vidal, suivies des thaïs, sautent sur la route, dans le sillage des rafales des avions et réussissent à s'y maintenir après leur passage, en chassant même les « régionaux » qui s'y trouvaient.

La colonne arrive enfin, à bout de forces, à Nghia-Lo où son destin va être scellé définitivement avant que quatre journées se soient écoulées. Le terrain d'aviation est encore accessible : les blessés le plus gravement pourront être évacués sur Hanoi le soir même.

Ce jour-là, 14 octobre, le commandant Thirion a rendu compte à 14 heures de l'engagement de la nuit : « Pertes amies et ennemies non dénombrées mais importantes. — Stop. — Renseignement contact j'évalue trois bataillons V.M. actuellement en opérations dont deux semblent axés sur Gia Hoï. — Stop. — Magnifique conduite goumiers et tirailleurs engagement. — Stop et fin. »

L'évaluation du commandant était trop optimiste...

Le même jour, à 18 heures, dans son B.R.Q., il fait un premier point de la situation en fin de journée. L'ennemi a attaqué sur l'ensemble du front du sous-secteur, de Gia Hoï à Ba Khé, progressant par colonnes compactes et concentriques vers Nghia-Lo. Il évalue les pertes du goum à une centaine de tués, blessés et disparus et demande un appui aérien important pour le lendemain, ainsi que des missions d'observation de Morane sur tous les quartiers. On a l'impression, à lire ce bulletin, que le commandant n'est plus renseigné par ses antennes éloignées, les C.L.S.M. en poste à Ca Vinh, Gia Hoï, Lang Chang, Ba Khé... et qu'il est désormais aveugle. « Nous ratissons tout le pays thaï et les Français (lire les C.L.S.M.) n'attendent même pas l'arrivée du gros de nos forces pour se retirer », écrit Ngo-Van-Chieu. « Les avant-postes de Nghia-Lo reçurent de plein fouet l'offensive vietminh. Surpris par la violence du choc, ils furent volatilisés ou se replièrent », reconnaît le colonel Yves Gras. A Nghia-Lo, on apprend qu'un important P.C. vietminh vient de s'installer dans les grottes de Tam Lé, en bordure de la rizière. L'état se resserre.

Pourtant, la journée du 15 se passe dans le calme. Le capitaine Barbaize s'efforce de remettre de l'ordre dans son goum, de reconstituer de petites unités de combat.

Manquent à l'appel :

- 2 sous-officiers : le sergent-chef Hué et le sergent-chef Tounsi ;
- l'opérateur radio et l'interprète ;
- 87 gradés et goumiers.

Les sous-officiers et les goumiers qui ont pu rejoindre en pleine nuit, par petits groupes ou isolément, racontent tous qu'ils se sont trouvés comme « emportés » par le flot pressé des bo-dois qui « fonçaient » en avant pour traverser la rivière Thin avant le lever du jour. Ils étaient suivis de convois interminables de coolies portant de lourds fardeaux, dont des... roues, de pièces d'artillerie, sans doute.

On attend donc la suite.

**

Le commandant Thirion est à son poste de combat à Nghia-Lo haut. Il donne l'ordre au capitaine Barbaize de rester au poste du bas pour en renforcer la garnison en répartissant ses goumiers parmi les « tirailleurs » thaïs. Le capitaine

refuse énergiquement et demande que lui soit attribuée la responsabilité de la défense d'une face du poste. Satisfaction lui est donnée et il se voit confier la défense de la face ouest, parallèle au terrain d'aviation, avec débordement latéral sur les deux faces nord et sud jusqu'à hauteur de l'emplacement de batterie de la pièce de 105.

Le 16, le capitaine reçoit l'ordre d'envoyer une patrouille de l'effectif d'une section pour voir ce qui se passe dans la rizière. Il ne s'y passe absolument rien : la section Couetmeur, renforcée du groupe Costel, quitte le poste vers 9 heures et s'engage vers le nord en direction de Ban Tu. Elle progresse dans le vide le plus complet : tous les villages sont abandonnés. Ni amis, ni ennemis. Personne.

Après quelques kilomètres, la patrouille opère un large demi-tour et rentre au poste en balayant le terrain d'aviation. Elle ne rencontre âme qui vive.

Le 17, le commandant Thirion prescrit de répéter l'opération, qui se déroule dans les mêmes conditions, devant le front invisible des troupes d'assaut, qui se concentrent en attendant l'heure « H » avec une parfaite discipline : pas un coup de feu n'est tiré sur ce menu gibier qui évolue sous leurs yeux sans détecter leur présence.

Mais en début d'après-midi, quelques obus tombent sur le « poste haut » et sur le « poste bas », à intervalles irréguliers. S'il s'agit de tirs de réglage, comme c'est vraisemblable, l'attaque ne saurait tarder.

En effet, vers 16 heures, le « poste haut » est soumis à un très violent bombardement, tandis que l'infanterie, en rangs serrés, entre en action, précédée des porteurs d'explosifs. La chenille humaine progresse inexorablement, quelles que soient les pertes, avec des effectifs sans cesse reconstitués ou renouvelés.

Une heure plus tard, les gومiers de la face nord constatent que de petits groupes ennemis franchissent le ruisseau et progressent vers eux par les diguettes de la rizière. Ce sont les porteurs d'explosifs qui se mettent en place.

A la tombée de la nuit, trois heures après le début de l'attaque, le « poste haut » tombe aux mains de l'assaillant. C'est sur le « poste bas » que se concentrent désormais tous les moyens de feu de l'ennemi. Le bombardement est intense, tandis que les artificiers chargés de faire sauter le réseau de barbelés se font hacher par nos mitrailleuses sous la clarté aveuglante de nos fusées éclairantes. Les premières vagues d'assaut sont repoussées avec des pertes énormes pour l'assaillant et le combat pendant un court instant semble moins ardent. Mais l'artillerie se déchaîne à nouveau : obus de 65 de montagne, de mortiers de 81 et de 120 s'abattent sur le poste comme si les réserves de munitions de l'ennemi étaient inépuisables.

A ce moment, l'avion de commandement du chef d'état-major du général de Linares se présente au-dessus de la cuvette. A altitude de sécurité, il prodigue ses encouragements aux défenseurs et largue des lucioles qui illuminent le champ de bataille. Il tournera ainsi toute la nuit, tandis qu'au sol la bataille fait rage. Vers 23 heures, en effet, l'ennemi lance une nouvelle attaque, en masse compacte, avec des troupes fraîches. Sa pression s'accroît considérablement et la défense des thais commence à faiblir.

A minuit, tous les postes radio sont hors d'usage. Seul, reste en état de fonctionnement un poste 300 avec lequel le capitaine Baillot, commandant le poste, peut encore communiquer avec l'avion, qui poursuit sa ronde en lâchant ses dernières bombes éclairantes. Il demande un ravitaillement en munitions dès le lever du jour...

Mais, vers 1 heure du matin, le fortin d'angle des faces nord et est est détruit à coups de canon sans recul. L'ennemi peut alors prendre pied dans les premières tranchées et s'y accrocher malgré la riposte à la grenade des défenseurs. Nos munitions commencent à s'épuiser, alors que l'ennemi ne cesse d'augmenter sa pression. Vers 2 heures, malgré de lourdes pertes, il a pris possession de toute la face est et menace d'encercler le P.C. du capitaine Baillot. Celui-ci demande au goum de tenter une contre-attaque pour dégager son blockhaus. L'adjudant-chef Guyardeau rassemble une poignée de gومiers et part... Mais il est impossible de se déployer en surface. Il ne peut que cheminer difficilement par les boyaux de communication, grenadant à l'aveuglette. Le petit groupe parvient cependant aux abords du P.C. menacé. Les gومiers s'y font massacrer et seul, Guyardeau, blessé, peut se réfugier dans le blockhaus qu'il n'a pas pu dégager. Il y retrouve

le lieutenant Le Petit, venu en liaison auprès du commandant de poste et bloqué avec lui.

La moitié du poste est maintenant occupée par les viets, qui, sentant la victoire proche, redoublent de vigueur pour se lancer à l'assaut des positions tenues par le goum. La défense est acharnée, mais sans espoir. Le sergent-chef Juillard est abattu par l'explosion d'une grenade, alors que, au milieu de ses gومiers, il avait le buste hors de la tranchée pour mitrailler les viets qui se ruaient vers lui.

Et les grenades viennent à manquer.

Vers 5 heures, la confusion est générale, on se bat à la baïonnette, au poignard, chacun pour soi... Le capitaine Barbaize est projeté au sol et fortement commotionné par l'explosion d'un obus sur le parapet de la tranchée où il était venu faire le coup de feu avec les gومiers du sergent Costel, qui sont tous blessés et mis hors de combat. Le sergent-chef Vidal, venu rendre compte de sa situation critique, relève son capitaine et le soutient jusqu'à son abri. Le sergent Rambaud, tous ses obus de mortier épuisés, se bat farouchement, avant d'être finalement abattu, avec tout son groupe.

Les munitions s'épuisent, et la fin est proche.

A 7 heures environ, alors que le jour se lève, le sergent-major Couetmeur et le sergent-chef Vidal viennent rendre compte : ils n'ont plus de munitions... Et il en est partout de même. Les thaïs survivants, dont beaucoup sont blessés, sortent des tranchées, bras en l'air... Le combat cesse de lui-même... Le capitaine Barbaize, dans son abri, détruit les documents du chiffre.

C'est là que les viets viennent le capturer.

Le général Giap a pris sa revanche de 1951 : Nghia-Lo est enfin tombé.

Mais la chute du poste n'est que le prologue de l'offensive vietminh, qui se développe sur l'ensemble du front et va aboutir, le 30 novembre 1952, à l'occupation de Dien Bien Phu où le 5^e bataillon de chasseurs laotiens se fera bousculer. Le régiment 148 poussera même ses avant-gardes jusqu'à Muong Khoua, dans le bassin du Mekong.

La difficile retraite de Bigeard de Tu Lé à Son La, authentique succès obtenu au prix de l'abandon des blessés confiés à la garde du père Jeandel, aumônier du bataillon, et du sacrifice de la C.L.S.M. 284 de l'adjudant Peyrol, sera considérée comme une victoire. Et la victoire, défensive, de Na San, le 2 décembre, ne sera pas exploitée.

Faute d'effectifs, le terrain perdu ne sera jamais reconquis.

La captivité

Poussé hors de la tranchée par les bo-doïs, le capitaine Barbaize est conduit auprès d'un officier vietminh qui, tout d'abord l'assure, en excellent français, que tous les blessés seront traités et soignés convenablement.

Le commandant du 10^e goum manifeste alors le désir de parcourir en surface la position tenue par son unité. Il peut alors mesurer l'étendue du désastre : le fortin du lieutenant Le Petit est entièrement détruit, éventré, tous ses occupants ensevelis sous ses ruines. Partout, cadavres et blessés jonchent le sol, bouleversé par les obus. Dans le petit jour, le spectacle est désolant, spectacle de défaite, qu'accroissent les râles des mourants, les plaintes des blessés, la prostration des survivants. Pourtant, les gومiers se sont bien battus... Le gومier ordonnance du lieutenant Le Petit erre dans la tranchée, la mâchoire inférieure emportée, la gorge béante...

Le pavillon français flotte encore sur le poste, que deux B. 26 viennent survoler, à basse altitude, sans ouvrir le feu... Ils ont compris...

Mitraillette dans les reins, le capitaine Barbaize est ensuite conduit au centre de rassemblement des prisonniers. Il y retrouve le commandant Thirion avec la plupart de ses officiers ainsi que le lieutenant Le Petit, qu'il croyait enseveli sous les décombres de son fortin.

Tous les prisonniers sont conduits, sous la garde de bo-doïs en armes, dans un village situé en pleine forêt, à 4 ou 5 kilomètres au nord-est du poste. Ils sont immédiatement séparés de la troupe.

Dans la nuit du 21 au 22 octobre, leurs gardiens les réveillent et leur donnent l'ordre de se préparer au départ. Attachés par groupe de quatre ou cinq, les bras ramenés derrière le dos et liés au-dessus des coudes par une cordelette, pieds nus, ils forment un convoi séparé, solidement encadré, et prennent la route empierrée qui mène à Yen Bay. Ils traversent le village de Nghia-Lo, aussitôt réoccupé, et atteignent le Fleuve Rouge en trois étapes.

Un bac à moteur — que notre aviation cherchait depuis longtemps à détruire — les transporte de l'autre côté du fleuve, et la lamentable cohorte poursuit sa marche, harassée, jusqu'à un camp de passage, où les prisonniers subissent leur premier interrogatoire.

Invité par un commissaire politique, un « cam-bo », parlant parfaitement notre langue, à confesser ses crimes d'officier capitaliste et à méditer sur la défaite de Nghia-Lo, le capitaine Barbaize déclare que les troupes françaises ont été submergées par le nombre et qu'elles ont été écrasées sous un très puissant tir d'artillerie, alors qu'elles n'avaient plus de munitions. Ce qui lui attire cette réplique, accompagnée d'un crachat à la face : « Sachez que notre armée est plus puissante que la vôtre et que nous sommes en mesure de la détruire dès que le président Ho Chi Minh et le général Giap nous en auront donné l'ordre. »

Quatre jours plus tard, le convoi reprend la piste, se dirigeant vers Tuyen Quang, puis sur le village de Vinh Tui, à l'ouest de la Rivière Claire, où la construction d'un camp est décidée : ce sera le camp n° 113.

Le travail de « rééducation » politique y est mené aussi activement et selon les mêmes méthodes que celles que nous ont révélées les témoignages de Jean-Jacques Beucler et du colonel Le Page, pour ne parler que des goumiers.

Fin février 1953, tous les officiers valides sont transférés sur le camp n° 1. Le lieutenant Le Petit fait partie du lot, tandis que le capitaine, blessé au pied, reste au camp.

Quelques jours plus tard, la plupart des goumiers, dûment catéchisés par un tirailleur algérien déserteur, bénéficient de « la clémence du peuple vietnamien » et sont libérés. Par des moyens que seule l'imagination fertile de « Monsieur Goumier » est capable de trouver, ils manifestent leur amitié à leur capitaine en lui faisant parvenir... qui, une paire de chaussettes en bon état... qui, un morceau de chèche... qui, une petite cuiller ; bref, toute leur misérable fortune.

Fin mars, les deux tiers des sous-officiers et hommes de troupe français sont, à leur tour, libérés, mais après un simulacre de choix qui n'a d'autre but que d'user la résistance morale de ceux qui resteront. Seuls, en définitive, partiront, ceux qui, par leur aspect physique, pourront témoigner des excellentes conditions de vie qui règnent dans les camps de prisonniers — qui ne comportent ni miradors ni clôture barbelée. Le sergent-chef Hué, malade, donc non partant, ne tardera pas à mourir d'épuisement, quelques semaines plus tard.

Avant le départ des sous-officiers, le capitaine Barbaize avait pu se procurer un morceau de « papier-bambou » et un peu d'encre. Patiemment, avec le concours des gradés marocains côtoyés au cours des corvées, il avait pu dresser le bilan des pertes subies par le goum à Nghia-Lo entre le 14 et le 18 octobre. Il confie ce document compromettant au sergent-major Couetmeur et au sergent-chef Vidal avec mission de le faire parvenir au 5° tabor. Les deux sous-officiers sauront déjouer toutes les fouilles dont ils seront l'objet en cours de route et remettront cet embryon de rapport au capitaine Adam, adjudant-major du tabor, venu les visiter à l'hôpital Lanessan à Hanoi.

Pour faire passer ce message au-delà du « rideau de bambou », ils ont, tout simplement, risqué leur vie.

Sa blessure au pied cicatrisée, le commandant du 10° tabor est à son tour dirigé sur le camp n° 1, en transitant par le camp n° 115, de l'autre côté de la Rivière Claire. Il a la joie d'y retrouver l'adjudant-chef Guyardeau et le sergent Costel. Ce dernier, malheureusement, qui avait été grièvement blessé à la jambe le 18 octobre, mourra du manque de soins quelques semaines plus tard.

A son arrivée au camp n° 1, le capitaine Barbaize retrouve son adjoint, le lieutenant Le Petit, et tous les officiers rescapés des combats de la R.C. 4, dont les rangs se sont bien éclaircis depuis octobre 1950.

Dès lors, il subit le sort de tous les « tu-binh » de ce camp, dont le colonel Le Page a magistralement dépeint le climat dans ses souvenirs sur « Cao-Bang », après Jean Pouget dans son « Manifeste du camp n° 13 ».

*
**

Les sanglants combats menés par le 10° goum dans la cuvette de Nghia-Lo en octobre 1952 sont évoqués dans la très belle citation collective à l'ordre de l'Armée, décernée au 5° tabor marocain après sa campagne de l'hiver 1952-1953 en pays thaï. Ils sont rappelés d'un mot dans l'ordre du jour du Commandement des tabors marocains en Extrême-Orient, le 20 mai 1954, à l'occasion du retour du tabor au Maroc.

Tant de peines, tant de souffrances, tant de sang versé, auraient peut-être mérité mieux. C'est, en effet, l'unique fois dans l'histoire des goums, que l'un d'entre eux, engagé imprudemment dans un combat à un contre dix ou plus, ne laisse derrière lui que... son numéro.

Après les combats de 1950 sur la R.C. 4, il y eut de rares rescapés : quelques officiers, quelques sous-officiers, un certain nombre de goumiers, ont pu passer entre les mailles du filet et rejoindre That Khé.

Du 10° goum à Nghia-Lo, il ne revint personne pour dire ce qui s'était passé.

Le capitaine Iacconi, ancien commandant du 22° goum du 17° tabor, vétéran du combat de Ban Pa Ma sur la Rivière Noire le 22 de ce funeste mois d'octobre, aura l'honneur de relever le numéro. Il reconstituera l'unité avec les cadres et les goumiers venus en renfort au 17° tabor en cours de séjour, et qui, par conséquent, n'avaient pas encore achevé le leur au moment du rapatriement du tabor. Sous son énergique autorité, le 10° goum poursuivra brillamment sa campagne au pays thaï, dans le delta et au Laos. Il participera, entre autres, à l'opération « Ardèche » qui vit l'éphémère liaison à Sop Nao, des troupes venues de Luang Prabang et de Muang Sai sous les ordres du commandant Vaudrey, avec celles du colonel Langlais venues de Dien Bien Phu... en décembre 1953.

Bilan des pertes du 10° goum marocain 14-18 octobre 1952

1° Au cours du combat de Nam Muoi

- blessés évacués : 21 ;
- tués : 18 ;
- disparus : 62 ;
- total : 101.

2° Au cours du combat de Nghia-Lo :

- blessés : ?
- tués : 26 ;
- prisonniers : 54 (dont 2 blessés) ;
- total : 80.

(Deux sous-officiers français décéderont en captivité. Le nombre des goumiers qui subirent le même sort n'est pas connu.)

Meylan, juin 1981.

Jean SAULAY.

Post-scriptum

Il m'a été possible, après avoir rédigé cet article, de prendre contact avec le lieutenant-colonel Le Petit, qui était, à l'époque des combats de Nghia-Lo, lieutenant adjoint au commandant du 10^e goum.

Le colonel Le Petit a bien voulu me communiquer le texte d'un exposé sur le Vietminh en guerre qu'il avait été amené à faire après son retour de captivité, et dans lequel il relate, sobrement, les conditions dans lesquelles le goum fut emporté dans le torrent des régiments V.M. en marche vers l'ouest.

Son témoignage, qui offre l'avantage d'avoir été rédigé peu de temps après les combats, confirme et corrobore le journal de marche reconstitué par le capitaine Barbaize avec le concours des adjudants-chefs Guyardeau, Couetmeur et Vidal. Il donne, entre autres, cette précision, qui mérite d'être soulignée, sur la chute du poste de Nghia-Lo bas : « Le malheur a voulu que nous soyons « parachutés » au milieu d'une troupe vietnamienne, ce qui a créé une confusion certaine au moment de l'assaut des viets : on n'entendait partout que des cris, des hurlements vietnamiens et on pouvait facilement confondre, de nuit, les visages des amis avec ceux des ennemis. » (...)

Il convient de remercier, ici, les cadres survivants du 10^e goum de 1952, officiers et sous-officiers, qui, par la confrontation de leurs souvenirs, ont permis que ne soit pas oublié le sacrifice obscur de cette petite unité pendant la guerre d'Indochine.

Si les goudiers du 10^e goum n'ont pas écrit à Nghia-Lo une page de gloire de l'histoire des gouds, du moins ont-ils su se battre jusqu'au bout, pour l'honneur, dans l'exécution d'une mission de sacrifice.

Jean SAULAY.

(1) Lt-Col. Yves Gras : « Nghia-Lo, Indochine, 1951 ».

(2) Raoul Salan : « Mémoires - La fin d'un empire », page 330.

(3) Le poste du Pou Sam Kap est tenu, en octobre 1952, par le 18^e goum — capitaine Pertin — du 17^e tabor, puis, à partir du 10, par le 7^e goum — capitaine Bourget — du 5^e tabor.

Après avoir brillamment repoussé une première attaque ennemie le 15 novembre, le 7^e goum sera contraint d'abandonner le poste tourné par le sud à Nong Heo, où le 32^e goum est culbuté. Le 7^e goum opère alors une pénible retraite dans la brousse, talonné par l'ennemi, perdant une cinquantaine d'hommes, avant de rejoindre le tabor le 9 décembre, au village de Tu Co Phing.

(4) Ngo-Van-Chieu : « Journal d'un combattant vietminh », traduit par Jacques Despuech, éditions du Seuil, Paris, 1955.

(5) L'herbe à éléphant, ou herbe à paillette, est une plante herbacée comparable en taille à la canne à sucre. Elle couvre de très vastes superficies, où personne n'aimait s'aventurer : on ne peut y progresser qu'au coupe-coupe, on n'y a aucune vue et l'air y est toujours oppressant.

(6) Prisonniers et internés militaires.

BIBLIOGRAPHIE

Georges de BOUTEILLER

« L'ARABIE SAOUDITE »

Notre ami Georges de Bouteiller, Saint-Cyrien de la promotion du Tafilalet (1931-1933), celle de notre président, ancien du 3^e Tabor, qui a été adjoint du général Guillaume à Moscou de 1945 à 1949, puis ambassadeur de France en Arabie Saoudite de 1968 à 1975, vient de publier aux Presses universitaires de France (108, bd Saint-Germain, 75006 Paris) un ouvrage intitulé : « L'Arabie Saoudite : cité de Dieu, cité des affaires, puissance internationale ».

L'auteur, qui possède une connaissance approfondie de l'Arabie Saoudite, « terre sainte de l'Islam », nous décrit non seulement la famille saoudienne, ses origines, son pouvoir, ses comportements à la tête d'un royaume musulman, mais il nous entraîne, dans un style alerte et sans s'encombrer de statistiques, à la découverte de l'évolution foudroyante de l'économie de ce pays, évolution qui justifie l'importance qu'il a désormais prise sur le plan de la politique mondiale, en raison de ses richesses, tant spirituelles que naturelles.

Il nous explique, en particulier, pourquoi et comment, contrairement à ce qui vient de se passer en Iran, « en définitive, paradoxalement, le pétrole consolide les vieilles structures sociales, rempart contre l'occidentalisation et la dégradation des mœurs » et les raisons pour lesquelles « le roi Khaled et son frère, le prince héritier Fahed, ont l'obligation de poursuivre la recherche du nécessaire compromis entre une tradition qui ordonne encore le régime politique et la vie sociale, et un monde où règne l'argent ». Il appelle l'attention sur le fait que « la politique étrangère de ce pays » se meut dans le cadre de l'idéologie islamique, que l'Islam est le fondement de toutes les institutions de l'Arabie Saoudite contemporaine, le guide d'une attitude internationale dont les ressorts n'apparaissent pas toujours clairement aux observateurs occidentaux, plus habitués à un droit des gens laïcisé et au réalisme de la géopolitique.

Enfin il évoque le rôle de l'Arabie Saoudite « à la tête d'un nouveau pan-islamisme » et conclut en rappelant « l'étrange destin de ce pays : défenseur du monde libre, pilier de son économie, mais gestionnaire de l'Eternel en ces temps de contestation et soutien d'un vaste mouvement de solidarité au sein d'une nation islamique rassemblée qui croit en ses valeurs ».

C'est un ouvrage qui devrait figurer dans la bibliothèque de quiconque s'intéresse à l'histoire contemporaine et, tout particulièrement, des membres de la Koumia auxquels j'en recommande vivement la lecture.

Le 5 novembre 1981,

André FEAUGAS.

Jean POTOCKI

« VOYAGES »

**La vie au Maroc sous le règne de Moulay Yazid El Alaoui
(1790-1792)**

(correspondant à la fin du règne du roi Louis XVI)

Paris, 1980, Fayard (Bibliothèque des Voyageurs)

Le lecteur curieux de savoir comment le Maroc était gouverné et comment l'on y vivait il y a deux siècles, au moment de la Révolution française, lira avec intérêt la relation du court voyage que le comte polonais Jean Potocki effectua dans l'« Empire du Maroc » de Tetouan à Tanger et Salé, en juillet et août 1791, c'est-à-dire pendant le règne éphémère de deux années de Moulay Yazid el Alaoui, successeur de Sidi Mohamed ben Moulay Abdallah.

On ne connaît pas de façon précise le but du voyage du comte Potocki au Maroc. Il paraît avoir revêtu un caractère au moins semi-officiel, puisque le souverain reçut le voyageur en même temps que l'ambassadeur de Suède venu lui présenter ses lettres de créance. Peu importe d'ailleurs.

Cet aristocrate polonais était un grand voyageur : il avait déjà visité la Turquie et l'Égypte avant de se rendre au Maroc. Ses notes de voyage, rédigées directement en français, langue internationale de culture au siècle des Lumières, sont donc celles d'un homme averti. La pertinence de ses observations, qui témoignent de sa curiosité d'esprit, ne saurait échapper à quiconque a servi aux Affaires indigènes du Maroc.

Notons tout d'abord que, à la fin du XVIII^e siècle, lions et panthères étaient nombreux dans le Riff aux environs de Tetouan et dans la forêt de la Mamora. Ils ne causaient pas grand dommage aux bestiaux et aux hommes, car les sangliers, frappés d'interdit de consommation par la religion, y vivaient en compagnies importantes et fournissaient aux grands fauves une nourriture abondante.

Le pays était plongé dans une grande anarchie et ravagé par les luttes continues qui opposaient les unes aux autres, ou bien les dressaient contre le Sultan, les tribus arabes, schillahs et amarziks. Moulay Ismaïl régna par ses esclaves noirs, qui étaient au nombre de cent mille. Il désarma tous les Arabes et construisit une foule de châteaux dans l'Atlas. Les noirs disposèrent de l'Empire jusqu'au règne du feu empereur qui chercha à les affaiblir. Sidi Mohamed les dispersa, en désarma une partie et eut des arabes à sa solde.

« Les Arabes vendirent le blé accumulé dans leurs « matamores », achetèrent des armes et des chevaux. Dès lors la moindre de leurs tribus fut en état de s'opposer à toutes les forces de l'empereur qui, pour le renchérissement des vivres, ne pouvait plus en entretenir autant, et tout équilibre fut rompu. » (...)

« Les habitants de l'Atlas ont à peu près le même caractère (que les Arabes), mais ils sont encore plus emportés et plus esclaves de leurs premiers mouvements. Sans leurs guerres intestines et leur esprit indisciplinable, ils seraient non seulement indépendants, mais maîtres de tout le pays... Ils tendent vers un état patriarcal, c'est-à-dire que chaque famille soit gouvernée par son chef : obéir à un souverain est pour eux un état violent et forcé. » (...)

Malgré ces difficultés intérieures, Moulay Yazid envoie un ultimatum à la cour d'Espagne, lui demandant de rendre la place de Ceuta, ou bien de payer un tribut d'un million de piastres, ou bien de faire la guerre. Le comte Potocki nous fait assister au bombardement de Tanger par la flotte espagnole en riposte au bombardement de Ceuta par l'artillerie de Moulay Yazid.

Dans ce climat de conflits intérieurs et de guerre extérieure, l'autorité de l'empereur s'appuie essentiellement sur la force, la violence et même la terreur. « La présence de l'empereur inspire une telle crainte que les félicitations que l'on reçoit au sortir d'une audience sont comme si l'on avait échappé à quelque danger. Et ce danger est réel pour les gens du pays. » (...) Et le comte en cite un exemple : « L'empereur ordonna qu'on lui coupât les mains... Ce supplice est

très commun ici. L'on coupe également les pieds et, plus ordinairement la main gauche et le pied droit. Chaque membre se coupe d'un coup de hache, après quoi l'on plonge la partie amputée dans le la poix bouillante, et il est très rare que le patient en meure. » (...)

Cette justice mutilante rappelle les méthodes employées en Europe, la question, le bâcher, la roue et autres supplices divers dont la « rationalisation » valut au docteur Guillotin une renommée considérable. Et lorsque le comte Potocki entreprit son voyage au Maroc, il n'y avait pas encore quarante ans que Damiens avait été « tiré à quatre chevaux »... et en Russie, donc en Pologne, le knout et les châtiments corporels étaient encore d'usage fréquent. Aussi le voyageur n'exprime-t-il pas une émotion particulière en évoquant ce supplice : il se contente de le noter dans son journal de voyage.

Nous retrouverons un écho de son témoignage, un siècle plus tard, dans ceux de deux voyageurs français, le docteur A. Marcet, et Ludovic de Campon. Dans un livre intitulé « Le Maroc » et paru en 1885 chez Plon, le premier relate le voyage d'une mission diplomatique française à la cour du sultan Moulay Hassan. Le second est l'auteur d'une étude sur « Un empire qui s'écroule », paru en 1886 chez le même éditeur.

Maurice Leglay, dans ses « Chroniques marocaines », le docteur Weisgerber dans ses souvenirs « Au seuil du Maroc moderne », témoignent de la persistance de l'anarchie gouvernementale dans l'Empire chérifien dans les premières années du XX^e siècle.

Il était donc inéluctable que, à l'époque où l'Europe connaissait son immense essor industriel, une nation européenne vint mettre un terme, au Maroc, à l'instabilité qui y régnait depuis des siècles et que les plus grands sultans eux-mêmes, Moulay Ismail et Moulay Hassan, n'étaient pas parvenus à juguler. Cette mission incombait à la France, qui, aux termes précis du traité de Fès du 30 mars 1912, obtint l'accord du sultan Moulay Hafid, « pour instituer au Maroc un nouveau régime comportant des réformes administratives, judiciaires, scolaires, économiques, financières et militaires... et l'organisation d'un Maghzen chérifien réformé. »

Il fallut vingt-cinq années de lutte patiente où la politique et la force des armes étaient étroitement conjuguées, pour mettre un terme aux guerres intestines des tribus arabes, schellahs et amarziks, les désarmer et les soumettre à l'autorité de l'empereur, c'est-à-dire pour pacifier et unifier le pays.

La lecture de ces quelques livres — et il en existe d'autres, est indispensable à qui veut porter jugement sur l'œuvre de la France au Maroc durant le court demi-siècle où elle y exerça son protectorat. Est-il utopique de souhaiter que les jeunes Marocains que l'on dit si ardents à connaître le passé de leur pays, se dégagent des idées abstraites et des théories inspirées chères à Ch.-A. Julien et à ses disciples, pour comparer les faits concrets qui constituent la trame de la vie quotidienne, hier comme aujourd'hui ? Ils constateraient qu'une mutation profonde s'est produite sous le règne du sultan Moulay Youssef et du proconsulat du maréchal Lyautey, son ami.

Nier l'existence de cette mutation, de cette révolution sociale, économique, administrative, judiciaire, financière, et le rôle que notre pays y joua dans le cadre du traité de Fès, est une idée aussi aberrante que celle qui consisterait à dire que l'histoire de la France remonte à la proclamation de la République le 20 septembre 1792, c'est-à-dire à l'époque du voyage du comte Potocki au Maroc... ou au 10 mai 1981.

Meylan, septembre 1981.

Jean SAULAY.

Jacqueline BAYLÉ

« QUAND... L'ALGÉRIE DEVENAIT FRANÇAISE »

Paris, 1981, Fayard, 380 pages.

Ce livre d'histoire contemporaine se lit comme un roman du Far West. Le cadre géographique, le climat, le soleil, la violence de l'action, le caractère toujours très accusé des acteurs dont aucun n'est insignifiant, tout s'y prête... Les Arabes eux-mêmes y jouent parfois le rôle des Indiens.

Et pourtant ce livre présente une qualité assez rare qui le distingue de beaucoup d'autres écrits sur le même sujet. Il est à coup sûr d'une honnêteté intellectuelle totale, mais de plus il me paraît objectif et ne défend aucune thèse a priori. Je ne doute pas cependant, que certains contesteront ce brevet d'objectivité que je décerne à Jacqueline Baylé, et qui deviendra à leurs yeux pure « subjectivité » de ma part. J'en cours le risque.

Le titre de l'ouvrage, tout d'abord, « Quand l'Algérie devenait française », mérite réflexion. Il laisse supposer que la recherche de l'auteur ne porte que sur une période de transition, de mutation, d'évolution, et non sur le problème philosophique de la colonisation en elle-même. En effet, partant de sa situation personnelle de « femme pied-noir », née dans le Sersou de parents alsaciens, mahonais, bourguignons et franc-comtois, Jacqueline Baylé a voulu seulement savoir comment des sangs aussi différents avaient pu se mélanger sur cette terre désormais étrangère, pour former celui qui coulait dans ses veines. Elle a donc remonté le temps et sa patiente quête lui a fait découvrir comment les événements s'étaient enchaînés, mélangés, opposés, pour arriver à cette Algérie qu'on déclarera « française », comme la Touraine ou la Provence, en dépit d'une impossible assimilation.

Elle nous fait assister, après la conquête somme toute assez facile du territoire de la colonie, aux difficultés de l'administration de sa population, aux problèmes posés par l'immigration européenne (la France couvait un œuf italien dans l'est Constantinois et un œuf espagnol dans l'Oranais), à la difficile coexistence des deux communautés, aux rapports toujours passionnels qui uniront ou opposeront les colons à l'Armée, à l'importance enfin du rôle joué par les officiers des bureaux arabes, qui apparaissent très tôt comme les défenseurs naturels des « indigènes » devant les débordements d'une colonisation soucieuse de ses seuls intérêts.

Elle nous montre aussi les hésitations, les atermoiements d'une France embarrassée par sa conquête et incapable d'élaborer une politique algérienne cohérente.

Les temps forts du livre me paraissent être les chapitres consacrés au rêve de Napoléon III sur le Royaume arabe d'Algérie, et aux années terribles de 1867 à 1873.

Sitôt connu, le projet de l'empereur se heurte à l'opposition ouverte, violente et irréductible des colons. Alger connaît alors sa première « Journée des barricades » et, dans l'explosion de la colère populaire, l'Armée et les bureaux arabes sont conspués, honnis, accusés d'avoir partie liée avec les grands chefs de tribu... Arabophages contre arabophiles...

La guerre, la chute de l'Empire et la proclamation de la République, exacerbent encore les passions et la haine du pouvoir militaire. Pour échapper à sa tutelle, les colons exigent le départ immédiat de l'Armée, sur la Loire ou n'importe où contre les Prussiens. On proclame la prééminence du pouvoir civil, on réclame l'extension du territoire civil et la suppression des bureaux arabes. Les plus exaltés n'hésitent pas à évoquer la puissance du Nouveau Monde, fondée sur l'anéantissement des Indiens.

Dans cette atmosphère de surexcitation et de surenchère politique, Alger s'insurge contre le pouvoir central : un « Comité républicain » est constitué et le maire de la ville, Vuillermoz, n'hésite pas à écrire à Gambetta que l'Algérie « pourrait se déclarer indépendante ou se donner à l'Angleterre » ! ...« Algeria fara da se ! »

Dans la population musulmane, la défaite de la France a un retentissement d'autant plus considérable que le pays traverse une période de misère catastrophique, provoquée par plusieurs années consécutives de sécheresse accompagnées d'invasions de sauterelles, et aggravée par des épidémies de typhus et de choléra. La révolte gronde un peu partout, mais surtout en Kabylie, où le bachagha Mokrani prend la tête du mouvement. Lorsque le cheikh de la Rahmaniya proclamera le jihad, l'insurrection s'étendra à tout l'est Constantinois. Par bonheur, l'Oranais ne bouge pas, ce qui permet d'appliquer tous les moyens militaires de la colonie sur le front de la rébellion. La répression sera terrible et laissera longtemps des traces profondes en tribu.

Le livre s'achève sur les premières années de la III^e République, alors qu'Albert Grévy, frère de Jules, président de la République, vient d'être nommé gouverneur général de l'Algérie.

On y trouve, au fil des pages, un aperçu intéressant des activités charitables du cardinal Lavigerie durant les années de famine et de sa tentative avortée d'évangélisation des orphelins arabes.

De même, on découvre avec intérêt les circonstances dans lesquelles la citoyenneté française fut accordée aux israélites algériens, en octobre 1870, grâce à l'habileté politique d'un avocat de talent, juif pieux, fondateur de l'Alliance israélite universelle, Adolphe Crémieux, qui rêvait de créer en Algérie une seconde Terre Sainte pour le judaïsme rénové par la civilisation occidentale.

Jacqueline Baylé, enfin, donne au bureau arabe le rôle qui fut effectivement le sien. Remercions-la d'avoir brossé le portrait de quelques-uns des grands anciens qui, après Lamoricière, nous ont ouvert la voie, tels le capitaine Lapasset, chef du bureau arabe de Ténès en 1845, qui deviendra le conseiller écouté de l'empereur pour les affaires arabes, ou les capitaines Richard, Margueritte, ou encore ce sapeur, Malglaive, qui entreprit et mena à bien l'assèchement des marécages de la Mitidja.

Elle présente sans passion les deux affaires criminelles dans lesquelles des officiers des bureaux arabes furent impliqués ; l'affaire Doineau à Tlemcen, en 1856, et l'affaire Sériziat à Tebessa, en 1870, ainsi que le procès des chefs de la rébellion kabyle à Constantine, en 1873. Alors qu'il avait accablé l'autorité militaire lors du procès du capitaine Doineau, Jules Favre termina sa plaidoirie au procès de Constantine par le panégyrique des officiers des bureaux arabes. C'est au cours de ce procès que le célèbre avocat prononça cette phrase que j'ai souvent citée ici ou là : « L'éternel honneur des bureaux arabes est d'avoir su devenir et rester les amis des indigènes. »

Meylan, septembre 1981,

Jean SAULAY.

Richard NIXON

« LA VRAIE GUERRE »

Paris, 1980, Albin Michel, 365 pages.

« Si nous nous donnons la peine de l'étudier, écrit Richard Nixon dans son excellent livre sur « La vraie guerre », le passé est comme une main bien visible indiquant le sens de l'histoire. »

« Notre but, confia un jour Leonid Brejnev au président somalien Siyad Baré alors son allié, est de nous emparer des deux grands trésors dont dépend l'Occident : le trésor énergétique du golfe Persique, et le trésor minéral de l'Afrique centrale et australe. » Cette déclaration du numéro 1 soviétique est la clé de voûte du livre dans lequel Richard Nixon, avec toute l'autorité que lui confère son titre d'ancien président des Etats-Unis, appelle ses compatriotes, et nous avec eux, à un sursaut d'énergie, de courage et de volonté, pour gagner la Troisième Guerre mondiale, dans laquelle nous sommes engagés depuis la fin de la seconde.

Elle s'est déroulée, jusqu'à présent, sans conflit militaire majeur, dans l'équilibre de la terreur nucléaire, visant toujours le même objectif : la conquête du globe. La mainmise sur l'Afghanistan et sur tous les pays qui, de l'Angola à l'Ethiopie, coupent l'Afrique en écharpe, illustrent à l'évidence la volonté d'hégémonie de la Russie des soviets, en même temps que la dangereuse passivité des pays du monde libre.

S'appuyant sur une culture historique universelle autant que sur une connaissance parfaite des dossiers qu'il commente, expliquant avec bonheur le présent par le passé et extrapolant prudemment pour l'avenir immédiat, Richard Nixon annonce que la période du milieu des années 1980 sera celle du plus grand péril pour les Etats-Unis et pour l'Occident. « A moins que les Etats-Unis n'augmentent considérablement leur budget militaire, sans le moindre doute l'Union soviétique possèdera en 1985 la supériorité nucléaire, une écrasante supériorité au sol, et au moins l'égalité sur mer. »

Après avoir constaté que, dans le domaine de la puissance nucléaire, les Etats-Unis étaient passés successivement du monopole à la supériorité, puis à la parité pour en arriver à l'infériorité, il précise que toutes les théories sur la dissuasion nucléaire doivent être entièrement remises en question. En effet, assure-t-il, l'Union soviétique s'estime suffisamment puissante pour supporter les destructions résultant des tirs de représailles provoqués par une première frappe de sa part, et pour riposter par une seconde frappe qui, elle, serait décisive. « Si une puissance nucléaire ne s'est pas préparée à survivre à une guerre de ce genre, elle ne peut raisonnablement menacer ou faire croire à la menace nucléaire, car ce serait un suicide national. »

La comparaison des armements conventionnels des deux super-puissances est tout aussi décevante, sur terre, sur mer et dans l'air. Les moyens militaires de l'Union soviétique stationnés aux frontières de l'Europe occidentale, sont d'une importance telle qu'elle pourrait déclencher, à tout moment, une offensive-éclair en direction de l'Ouest, « de pied ferme ».

Dans un tel contexte, la rupture sino-soviétique donna au président Nixon l'occasion d'accomplir le geste politique le plus spectaculaire depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale en se rendant en visite officielle à Pékin le 21 février 1972. Il convenait de ramener la Chine, ce « géant qui s'éveille », dans la communauté des nations comme un grand pays en plein essor et non comme un foyer de révolution.

Mais, avant de pouvoir défendre eux-mêmes leurs propres intérêts par leurs propres armes, les Chinois ont besoin de l'assistance des Etats-Unis pendant encore une vingtaine d'années. Encore faut-il que l'Occident tout entier soit en mesure de leur apporter cette assistance.

En brossant ce tableau réaliste des forces en présence, Richard Nixon présente les Etats-Unis comme un « continent-île », longtemps protégé par deux vastes océans, qui possède deux antennes lointaines très vulnérables au contact direct de l'immensité communiste : l'Europe d'un côté, le Japon de l'autre. Image exacte de la situation stratégique des deux blocs à laquelle nous ne sommes pas suffisamment accoutumés en France..

C'est l'occasion pour l'auteur de nous faire part de ses réflexions sur la puissance dont il souhaite que son pays, le « continent-île » se dote au plus tôt : puissance nucléaire accrue, avec la bombe à neutrons, puissance militaire renforcée, avec la construction du bombardier B1 et la mise en chantier d'importantes forces navales, puissance économique vigoureuse s'appuyant sur une monnaie saine et forte et sur une politique de l'énergie résolument tournée vers le nucléaire, puissance de la volonté, enfin et surtout, car elle sous-tend toutes les autres. « La politique, a dit Khrouchtchev, c'est la guerre sans effusion de sang, et la guerre, c'est la politique avec effusion de sang. »

La politique, ce peut être, aussi, la subversion, dans les pays du Tiers Monde et l'Union soviétique excelle dans le maniement de cette arme, qui lui paraît être le moyen par excellence de gagner la guerre sans avoir à la faire. Aussi les Etats-Unis doivent-ils surveiller avec une attention particulièrement vigilante, les troubles économiques, sociaux, politiques ou militaires qui agitent les Etats de l'Amérique centrale comme ceux de l'Amérique du Sud. Ils trouvent tous leur origine dans la mer des Caraïbes, et tendent tous à répéter, aux portes des Etats-Unis, l'opération menée avec succès en Afrique.

Richard Nixon dénonce avec vigueur les idées démobilisantes d'une fausse élite intellectuelle gauchisante et hostile à toute prise de risque. « La guerre du Vietnam n'a pas été perdue sur les champs de bataille de l'Asie, mais dans les antichambres du Congrès. » (...) « Si nos ancêtres n'avaient écouté que leurs craintes, l'Amérique n'aurait pas été découverte. » (...)

Après de très intéressantes considérations sur le pouvoir du président des Etats-Unis — et l'auteur parle ici de sa propre expérience — il déclare que « si l'Occident perd la Troisième Guerre mondiale, ce sera faute d'avoir su voir, à temps, la réalité en face ». Et il conclut sur un mot du général Douglas MacArthur : « Dans la guerre, rien ne remplace la victoire. »

Le président Richard Nixon présente son témoignage comme un « cri du cœur » et, effectivement, un sentiment de très profonde conviction s'en dégage. S'il est vrai que nous sommes confrontés à des problèmes complexes, dont les solutions ne sont pas du tout évidentes, s'il est plus que jamais nécessaire que nos décisions soient prises sur la base des faits et non de nos fantasmes, on peut s'interroger et se demander si « le changement voulu par les Français » le 10 mai 1981 est bien l'une des étapes nécessaires et indispensables sur le chemin qui doit nous mener à l'irremplaçable victoire...

Revel, août 1981.

Jean SAULAY.

L'article sur Dachau paru dans « La Koumia » (juillet 1981, page 53), donne l'occasion à notre ami R. Pellabeuf à Aix-en-Provence d'apporter une précision qui intéressera nos lecteurs.

Le livre « Prêtres allemands à Dachau », récit historique relaté sans passions par un religieux allemand, apporte une preuve de plus au fait que l'hitlérisme s'est emparé du pouvoir en Allemagne malgré les catholiques allemands.

« PRÊTRES ALLEMANDS A DACHAU »

(Unter 2579 Priestern in Dachau)

par Maurus Münch, moine bénédictin de l'abbaye Saint-Matthias, à Trèves (R.F.A.). Le R.P. Maurus était chevalier de la Légion d'honneur. — Traduit de l'allemand par P. Meyer-Siat, agrégé de l'Université.

Ce livre de 130 pages (format « livre de poche ») est un témoignage historique irrefutable. Il étonnera nombre de Français. Comme l'écrit Mgr Michon, évêque de Chartres, dans sa préface à l'édition française du livre : « A nous, Français, ce livre rappellera que les camps d'extermination furent d'abord ouverts, bien avant la guerre, pour des citoyens allemands que le régime voulait faire disparaître. Laïcs, chrétiens et prêtres y furent nombreux pour avoir mené le combat de la foi. Beaucoup périrent pour la victoire spirituelle. Que leur témoignage douloureux stimule notre propre fidélité aux valeurs essentielles. »

De son côté, Mgr Stein, évêque de Trèves, rappelle dans la postface de l'ouvrage que : « En 1934, la situation ressemblait à celle qui existait lors du « Kulturkampf » (lutte culturelle, menée par Bismark contre l'Eglise), mais cette fois-ci, le combat était plus dur et ne respectait plus rien. Il avait pour but la destruction totale de l'Eglise et du christianisme. »

« La Fraternité Saint-Benoît, pour une Europe chrétienne » édite en français cet ouvrage (paru en 1977 « pour que l'exemple de ces martyrs de la foi incite les vrais chrétiens à faire victorieusement face aux agressions multiples des athées et affermisse les hommes de volonté droite dans leur œuvre de paix fondée sur le roc de l'enseignement social de l'Eglise, garant de liberté. En effet, l'Europe en gestation ne sera terre de liberté que si ses institutions se réfèrent sans ambiguïté au droit naturel et chrétien ».

AVIS DIVERS

Un ami du colonel Le Page, le commandant G. Blanchet « Les Quatre-Vents », chemin Wetter, 69270 Fontaine sur Saône, demande des nouvelles du commandant Jacques Ronin (fils du général) qui se trouvait aux A.I. dans le cercle de Tiznit en 1951.

Les camarades qui possèderaient ce renseignement sont invités à le communiquer directement au commandant Blanchet ou par l'intermédiaire du colonel Le Page.

A l'avance, ils en sont remerciés.

*
**

Notre camarade, Robert Coudry, vice-président de l'Association des Descendants et sous-directeur de la Caisse professionnelle de garantie pour le financement des médecins, recherche un **comptable D.E.C.S.** (poste à pourvoir en fin d'année), 9, rue de Rome, 75008 Paris. Tél. : 522-94-70.

*
**

Les bulletins adressés aux camarades dont les noms suivent sont revenus avec diverses mentions :

- M. Charoussel, « l'Orée Lejoulin », 32000 Auch : « inconnu ».
- Madame Gautier, avenue Alfred-Camus, 13100 Aix en Provence : « adresse insuffisante ».
- Monsieur Vescovali, résidence de l'Oliveraie, 20220 Ile Rousse : réexpédié à 45000 Orléans : « adresse illisible ».

Relèvement des pensions

Les conclusions de la commission tripartite chargée d'étudier le rapport constant qui lie l'évolution de la valeur des pensions militaires d'invalidité à celle des traitements de la fonction publique sont prises en considération.

Lors du Conseil des ministres du mercredi 10 juin 1981, il a été décidé que toutes les pensions de guerre et retraites du combattant seront majorées de 5 p. 100. Cette majoration correspond à un relèvement de 9 points de la référence indiciaire des pensions militaires d'invalidité qui sera ainsi portée de l'indice 170 à l'indice 179 net.

2.200.000 personnes sont ainsi concernées par cette majoration de 5 p. 100 des pensions de guerre et retraites du combattant annoncée en Conseil des ministres.

Valeur du point d'indice du 1^{er} janvier 1981

A dater du 1^{er} avril 1981, la valeur du point d'indice passe de 35,40 F à 36,47 F.

La retraite du combattant s'élèvera donc à $36,47 \text{ F} \times 33 = 1.203,51 \text{ F}$.

Attention : l'application du nouveau barème nécessite un certain délai.

Pour connaître le montant de votre pension d'invalidité, multipliez l'indice figurant sur votre titre par 36,47 : vous obtiendrez le taux annuel.

Ci-dessous, nouveau tableau des pensions (« Journal des combattants » du 25 janvier 1981).

Pensions taux de soldats

Pourcentage compris entre 10 et 80 p. 100 (inclus)

INVALIDITE			
10 %	401,17	50 %	2.169,96
15 %	601,75	55 %	2.388,78
20 %	802,34	60 %	2.607,60
25 %	1.002,92	65 %	2.826,42
30 %	1.303,80	70 %	3.054,24
35 %	1.552,62	75 %	3.264,06
40 %	1.732,32	80 %	3.482,88
45 %	1.951,14		

Invalides au-dessus de 80 p. 100

ALLOCATIONS AUX GRANDS INVALIDES				
Degré d'invalidité	Pensions principales	Numéros 1, 2, 3, 4	Statut G.M. Art. 36 ou 37	Total
85 %	3.291,41	1.167,04		4.458,45
85 % avec statut	3.291,41	583,52	1.823,50	5.698,43
90 %	3.355,24	1.404,09		4.759,33
90 % avec statut	3.355,24	702,04	2.735,25	6.792,53
95 %	3.373,47	1.859,97		5.233,44
95 % avec statut	3.373,47	929,98	3.647,00	7.950,46
100 %	3.391,71	2.334,08		5.725,79
100 % avec statut	3.391,71	1.167,04	4.558,75	9.117,50

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA

MEMBRES D'HONNEUR FONDATEURS

Colonel CARRERE (†) - Colonel PICARDAT - Colonel LUCASSEAU

MEMBRES FONDATEURS

Michel AUNIS - Georges BOYER de LATOUR - Mme Catherine COUSIN, née LUCASSEAU - François DELHUMEAU, Mme Chantal L'HERITIER, née FEAUGAS - Mme Francine de LIGNIERES - Hélène de LIGNIERES - Florence de MAREUIL - Max de MAREUIL - Michel PASQUIER.

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

- Président : Georges BOYER de LATOUR,
Les Magatis, 69, rue de l'Acacia,
13300 Salon de Provence - (90) 53-63-50
- Vice-présidente : Francine de LIGNIERES,
1, rue Meryon,
75016 Paris (1) 651-36-17
- Vice-président : Robert COUDRY,
8, rue de Poissy,
75005 Paris (1) 326-70-96
- Secrétaire générale : Antoinette-Marie GUIGNOT,
12, rue de l'Université,
75007 Paris (1) 260-29-98
- Trésorier : Michel PASQUIER,
Les Coteaux, 7, allée des Cyclamens,
37270 Montlouis sur Loire (47) 50-94-49
- Administrateur Jean BERTIAUX,
6, rue de la Commanderie,
89300 Joigny (86) 62-20-95
- Administrateur Maëva HOVASSE,
1, rue Léon-Dierx,
75015 Paris (1) 842-28-46
- Administrateur Jean-François CARRERE,
54 bis, avenue de la Résistance,
77500 Chelles 957-65-62

Cotisation annuelle : 20 F.

Abonnement au bulletin en 1982 : 50 F.

ADRESSES

DES ANCIENS DES GOUMS ET DES AMIS DES GOUMS
chez lesquels vous trouverez toujours le MEILLEUR ACCUEIL

UNION SÉCURITÉ

13, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie
75004 PARIS - Tél. : 887-21-86 + 30-22

M. LESAING, Directeur

Chaussures - Bottes - Vêtements - Lunettes - Ceintures - Casques
Gants de protection - Civières - Boîtes à pansements

FOURNISSEUR DE GRANDES INDUSTRIES

Editions A.V.

Directeur André MARDINI

Insignes militaires, de Sociétés et Industriels, Breloques, Médailles, Coupes

172, rue du Temple, 75003 PARIS
Tél. : 272-36-98

Philippe POULIN

MASSEUR - KINESITHERAPEUTE

Diplômé d'Etat

Agréé par la Sécurité sociale

160, Grande-rue

Tél. 626-19-49 92310 SEVRES

AMATEURS DE BONS VINS...

Adressez-vous au **Commandant LAVOIGNAT**

84230 Châteauneuf du Pape

Vins issus directement de la propriété

Prix Koumia